

Emirs ; mais que comme il y avoit quelque jalousie secrete entre eux, il ne vouloit pas se confier à leurs Domestiques ; qu'il y avoit dans le Camp plusieurs Agas, envoiés par des Pachas , & par d'autres Seigneurs voisins , avec sept ou huit personnes chacun, & autant de chevaux , sans les mulets de bagage , qui ne le chagrinoient pas tant pour la dépense qu'il faisoit à les nourrir, comme par l'empressement qu'ils avoient à recevoir leurs dépêches pour s'en retourner , & que ces gens-là le faisoient enrager depuis trois jours à force de demander leurs réponses. Il y avoit bien chez l'Emir un vieux Secretaire, natif de Damas , qui sçavoit fort bien les Langues Orientales , & qui autrefois avoit peint merveilleusement bien toute sorte d'écritures ; mais il trembloit si fort de la tête & des mains, qu'à peine pouvoit-il tenir la plume , & il ne servoit plus que de Truchement aux Turcs qui ne sçavoient point l'Arabe, ainsi

66 VOYAGE AU CAMP  
 il ne pouvoit être à l'Emir d'aucun secours : d'ailleurs toutes les affaires de ses Sujets étoient arrêtées à un point que rien ne s'avançoit ni au Camp , ni dans les villages , ne sçachant par qui faire écrire leurs Placets, & leurs Requêtes; comme l'Emir ne pouvoit pas aussi faire expédier ses Ordonnances ; tout cela joint aux effets contraires de la Conserve de Berge , contribua fort à le mettre de méchante humeur, que c'étoit une pitié de le voir dans l'état où il fut réduit pendant quelques jours.

Ce Secretaire malade ne m'avoit pas paru des plus habiles en matiere d'écriture, aiant vû de ses ouvrages quelques jours auparavant ; il n'avoit qu'un peu de routine , point d'Ortographie, & si ignorant pour tout le reste , que le même style dont il se servoit pour écrire à un païsan , étoit employé dans les Lettres que l'Emir écrivoit aux plus grands Seigneurs de l'Empire Ottoman ; c'étoit un style general

qu'il mettoit à tout usage ; il faisoit  
 pourtant si bien valoir le talent, qu'  
 il prenoit de toutes mains : les pau-  
 vres Arabes achetoient cherement  
 deux ou trois lignes d'écriture, qu'il  
 leur grifonnoit sur un petit mor-  
 ceau de papier, qu'il faisoit encore  
 paier. Il n'y en avoit pas un dans  
 le Gouvernement de l'Emir, qui  
 ne desirât de le voir pendu, & qui  
 ne lui donnât mille maledictions ;  
 mais avec tout cela ils ne pou-  
 voient se passer de lui. On vint  
 dire à l'Emir que son mal empirait  
 tous les jours, & qu'on ne pouvoit  
 pas le transporter : il en étoit si fâ-  
 ché qu'il étoit continuellement  
 chez ses femmes, pour se délivrer  
 des importunités dont on l'accab-  
 loit à tous momens ; personne aussi  
 n'auroit osé l'approcher. Je fis com-  
 me les autres, & je tâchai de m'en  
 consoler avec les carresses & la  
 bonne chere de la cousine Hyché.  
 Cependant il me vint en pensée,  
 que le peu de Turc & d'Arabe que  
 je sçavois alors, ne me seroit peut-

être pas inutile, pour faire ma Cour  
 à l'Emir. Le livre Turc intitulé  
*Incha*, qui est une espece de For-  
 mulaire pour écrire à toute sorte  
 de gens, selon leur rang, & leur  
 dignité, & d'ailleurs ce que j'avois  
 appris à Seyde du nommé Mehe-  
 met Cheleby Cherkes Ogli, un  
 des Secretaires du Pacha, & le  
 meilleur Ecrivain de toute la Sy-  
 rie : tout cela, disje, m'avoit déjà  
 persuadé, que je ferois aussi-bien  
 une Lettre que le Secretaire de l'Emir  
 : son ignorance, & la necessité  
 qui pressoit ce pauvre Prince, me  
 donnerent enfin assez de courage  
 pour entreprendre de faire sa fon-  
 ction.

Je priai Hyché de lui deman-  
 der pour moi un moment d'au-  
 dience en particulier, il me l'accor-  
 da d'abord, & il m'envoia querir  
 au même instant. Je lui dis sans  
 rien affecter, que j'avois sçu que  
 son Secretaire étoit malade, & que  
 beaucoup de gens attendoient après  
 lui, que s'il me croioit assez fidele

pour me confier ses Lettres, je me sentoient assez fort pour y faire une réponse, dont il seroit peut-être content. Il m'avoüa alors que c'étoit la seule cause de son chagrin; mais que comme il lui étoit difficile de comprendre qu'un Franc pût écrire ni en Turc ni en Arabe, il ne pouvoit qu'accepter ma bonne volonté d'aussi bon cœur qu'il me confieroit ses pensées les plus secrètes, si par quelque bonheur extraordinaire je venois à exécuter l'offre que je lui faisois.

Comme je vis que l'Emir ne regrettoit pas l'intention que j'avois de le soulager, je pris une plume dans son écritoire, & j'écrivis devant lui quelques lignes en Turc & en Arabe, que ce Prince lut, & trouva fort à son gré: je le priay de me donner une Lettre que le Pacha de Damas lui avoit écrite, & je lui en demandai la réponse, que j'écrivis d'abord en François sur un morceau de papier; je la mis ensuite en Turc dans le style ordi-

70 VOYAGE AU CAMP D' qui fal  
naire, j'allai la montrer au vieux mettr  
Secrétaire, que l'Emir considérois affa  
beaucoup; il la trouva bien, & vint gieu  
avec moi pour la faire voir à l'Emi voian  
mir; ce Prince ne sçavoit point sidera  
trop la Langue Turque; mais il ad les Le  
mira le style, & les termes dont la caract  
Lettre étoit composée, lorsque le rumé  
vieux Secrétaire lui en eut expliqué cence  
le contenu: j'avois fait un chiffre incon  
de son nom, & de ses titres, où son ch  
toutes les lettres étoient entrelacé des le  
cées avec art; je le mettois en chef, dinai  
ou au bas des Lettres, selon la qua Je  
lité de celui à qui il écrivoit, avec autre:  
des queues, ou des traits de plume de ce  
tirés d'un côté & d'autre pour lui eune  
donner, à la maniere des Orientaux, quelque marque de grand dépe  
deur. a que

Le Secrétaire ordinaire, qui ne sçavoit point écrire en Turc, écrivoit la po  
voit en Arabe indifferemment à midy  
toute sorte de personnes, il lui falloit tout un jour pour faire le broüil  
dit  
lon d'une Lettre, l'Emir en mettoit andi  
autant pour la corriger, & ce qu'il accoi  
sçavoit safet

un vieux  
 sideroit  
 & vint  
 à l'E.  
 point  
 is il ad.  
 dont la  
 rsque le  
 xpliqué  
 chiffre  
 res, ou  
 entre la-  
 en chef,  
 la qua-  
 t, avec  
 e plume  
 pour lui  
 Orient-  
 e gran-  
 , qui ne  
 rc; écri-  
 ment à  
 lui fal-  
 e broüil-  
 a mettoit  
 ce qu'il

lui falloit de temps encore pour la  
 mettre au net, traînoit toutes les  
 affaires dans une longueur prodigieuse; de sorte que ce Prince se  
 voyoit servi si promptement, & con-  
 siderant la maniere dont je faisois  
 ses Lettres; en grand papier, d'un  
 caractere qu'il n'étoit pas accou-  
 tumé de voir, & avec des magnifi-  
 cences qui lui étoient jusqu'alors  
 inconnues, il nageoit dans la joie,  
 son chagrin fut dissipé, & il revint  
 dès le même jour à son humeur or-  
 dinaire.

Je priai l'Emir de me donner les  
 autres Lettres, avec un memoire  
 de ce qu'il falloit répondre à cha-  
 cune, & je lui promis d'achever ses  
 dépêches pour le lendemain au soir,  
 à quoy je ne manquai point; car  
 ayant commencé à y travailler dès  
 la pointe du jour, tout fut prêt à  
 midy, que j'allai lui porter mes ex-  
 peditions à sa Tente d'Audience:  
 tandis qu'il se les faisoit lire, je les  
 accommodois dans de petits sacs de  
 tafetas de diverses couleurs, ce

qu'il n'avoit pas accoutumé de faire  
 re; & lorsque tout fut en état, il fit  
 venir les Envoies l'un après l'autre,  
 leur donna leurs dépêches, & leur  
 laissa la liberté de s'en aller quand  
 ils voudroient, ce qu'ils firent tous  
 avec joye.

On apprit ensuite que le Secretaire  
 re étoit mort; ce Prince n'en fut pas  
 beaucoup fâché, voyant que je pou-  
 vois faire sa fonction, en attendant  
 qu'il en eût un autre, & que je ne  
 cherchois qu'à l'obliger.

L'Emir faisoit valoir les petites  
 services que je lui rendois dans cette  
 occasion, & il me prônoit par tout  
 comme le meilleur Ecrivain qui fût  
 au monde: je n'aurois pas passé  
 pour tel parmi des gens plus scaven-  
 vans & plus delicats; mais j'étois  
 avec des Arabes du desert, natu-  
 rellement fort ignorans; & ce que  
 je faisois, quoique tres-mediocre,  
 étoit encore assez bon pour des Be-  
 douins, sans façon, & sans poli-  
 tesse.

Le lendemain comme je déjeu-

nois, une troupe d'Arabes & de Villageois Sujets de l'Emir, vinrent m'assiéger dans ma Tente, crians tous à la fois, *Seigneur, Seigneur, jetez vos regards sur nous, pauvres gens, par votre vie, par votre barbe benite, que Dieu veuille conserver, assistez-nous dans nos besoins*: ils entroient en foule, chacun vouloit être le premier à conter son affaire; l'un vouloit me baiser la main, l'autre la robe, ignorant la plupart que j'étois Chrétien. Ils faisoient un bruit étrange, & s'interrompoient l'un l'autre, d'une maniere à ne pouvoir comprendre ce qu'ils demandoient. Je leur fis un signe de la main pour leur imposer silence, & je leur dis de parler l'un après l'autre.

Un vieillard qui étoit plus avancé vers moy, me dit, Seigneur, il y a tantôt quinze jours que nous sommes après l'Emir pour avoir des ordonnances, nous perdons tout notre tems à aller & venir, nos affaires ne se font point, parce que

G

le Secretaire, à qui Dieu ne fasse jamais misericorde, étoit malade, & il est mort presentement: nous vous demandons la grace de vous écrire deux lignes à chacun, afin que nous ne soions pas plus longtemps dans cette misere.

Je consentis à ce qu'ils vouloient, à condition qu'ils n'entreroient que l'un après l'autre: ils sortirent d'abord, & s'affirent tous en rond, autour de ma Tente, & à mesure que l'un étoit sorti, il en entroit un autre, avec un petit morceau de papier, car chacun d'eux en avoit apporté grand comme une carte à jouer: j'écrivois dessus l'ordonnance de l'Emir, comme si la demande étoit accordée, parce qu'en ce cas le Prince y imprime son cachet, ou il la rend déchirée à celui qui la luy presente, lorsqu'il a refusé la chose demandée: en voyant cy à peu près la formule. Nous ordonnons à toy Abou Mehemed, qui es le Cheik d'un tel village, de donner à Mustafa, porteur de la

présente, quatre charges de blé ou d'orge &c. que nous luy avons accordé : tu n'y feras donc faute, sinon tu sçais. Ce billet est sans date, il y a seulement au dessous le Parafe de l'Emir, ou son chiffre, comme j'ay dit, qui ne signifie autre chose que ces mots. *Le pauvre, l'abject, Mehemed, fils de Turabeye.*

J'employai toute la matinée à me débarasser de ces gens-là, qui me fatiguoient plus par leurs remerciemens, & par leurs cérémonies, que je ne l'avois été de plus de cinquante ordonnances que je leur écrivis ; il n'y avoit rien de si aisé pour moy, que de leur donner ce contentement ; ils furent tous si heureux qu'aucun d'eux ne fût refusé ce jour là, & ils s'en retournerent en me donnant des benedictions & des loüanges sans nombre.

Je passai environ un mois dans cet exercice : je voïois venir tous les matins une quantité de ces pauvres gens avec un morceau de papier dans une main, & un present

76 VOYAGE AU CAMP dans l'autre, pour avoir deux ou trois lignes d'écriture, que je leur donnois sur le champ. L'un m'apportoit du Tabac, l'autre un peu de Café, d'autres un mouchoir, un Agneau, du fromage, du miel, & du fruit, chacun selon son pouvoir, & selon le merite de la chose qu'ils vouloient obtenir du Prince : si j'avois reçu tout ce qu'ils m'apportoient, il y auroit eu de quoy tenir un marché abondant devant ma Tente : mes gens prenoient quelquefois un peu de Tabac ou de fruit ; pour moy je refusois généralement tout, leur faisant connoître que ce n'est pas la coûtume des François de servir leurs amis par interest, que je n'avois pas besoin de ces choses-là, ny chez l'Emir, ny ailleurs, que je leur faisois un present de mes droits par la consideration que j'avois pour leur Maître, & que je les servirois de bon cœur en tout ce que je pourrois faire pour leur satisfaction. C'est de cette maniere que je les

renvoïois à tous momens; ils me quittoient en faisant retentir par leurs cris dans tout le Camp leurs remercîmens, & leurs prieres pour ma prosperité. Ils s'attroupoient ensuite, & disoient tous ensemble: nous étions bien mal heureux avec ce chien de Secretaire, nous n'avions pas assés de bien pour assouvir son avarice; s'il avoit pû nous dévorer, il l'auroit fait; ce pourceau marchandoit avec nous un jour entier, pour avoir de luy ce que nous desirions, Dieu nous a fait une grace singuliere de nous délivrer de sa tyrannie, & de nous envoyer ce Franc à sa place; on nous disoit que les gens de cette Nation étoient de mauvaise foi, des voleurs & des Corsaires; nous voïons bien le contraire, & plût à Dieu que nous eussions l'ame aussi blanche, & la conscience aussi nette qu'ils l'ont.

On ne parloit plus que de cela dans l'étenduë du Gouvernement de l'Emir, & du refus que je fai-

lois de leurs presens; j'eus enfin le loisir de me faire si bien connoître des sujets de ce Prince, & de tous ses voisins, que je m'en allois tout seul d'un village à l'autre sans rien craindre, & j'y trouvois par tout de bonnes gens qui me regaloient de tout ce qu'ils avoient de meilleur dans leurs Maisons: quand ils me trouvoient en chemin, je ne revenois jamais au Camp sans une escorte de vingt-cinq ou trente Cavaliers, qui m'accompagnoient plutôt par honneur, & par amitié, que par aucun autre sorte de raison, & si j'avois eu alors quelque affaire à démêler, je n'aurois pas manqué de gens pour fortifier mon party.

Les Arabes me faisoient fort souvent l'arbitre de leurs differens par tout où ils me rencontroient, & quand j'avois une fois prononcé en faveur de quelqu'un, l'autre subissoit le jugement, & l'exécutoit sans appel, & sans aucun retardement: l'Emir aussi ne me refusoit pas les graces que je luy demandois pour

les uns & pour les autres ainsi je ne manquois pas de moiens pour les favoriser, & je me trouvai en état de faire parmi les Arabes, tout ce que je n'aurois pas pu esperer de faire parmi les Chrétiens.

Quelque temps après étant allé à un des Ports de l'Emir, appelé Tartoura, pour m'y divertir avec quelques Officiers de l'Emir Dervich, la tempête fit échoïer sur la côte d'auprés un gros bateau chargé de vin de Chypre, & de fromages, qu'il portoit en Egypte; il n'eut pas plûtôt touché sur les bancs de sable, qui sont sur cette côte, que les vagues le mirent en pieces: tout l'Equipage se sauva à terre, les fromages resterent dans la mer, & les tonneaux de vin rouloient avec les flots. L'Emir Dervich qui avoit vû le naufrage du haut de la montagne, y accourut avec une partie de sa Cavalerie, & quelques

a Tartoura, ou, Tourtour, petite ville presqu'au pied du Mont-Carmel, près du Château Pelerin.

Officiers du premier Emir, lesquels aiant dépoüillé tous les Matelots, & les Passagers, faisoient travailler les Arabes pour retirer les débris, & ce qu'ils pouvoient sauver de la charge du bateau. Le Patron & tout son Equipage, qui étoient des Chrétiens Grecs, se voiant tous nuds, allerent se cacher dans des broussailles, en attendant la nuit pour s'en aller au premier village, & s'y habiller du mieux ils pourroient, & chercher ensuite à s'embarquer sur quelque autre vaisseau: j'allai les consoler tandis qu'ils pleuroient leur perte, & comme je parlois leur Grec vulgaire, je leur proposai de venir travailler à retirer du naufrage tout ce qu'on en pourroit sauver, leur promettant que je leur ferois rendre quelque chose: je le fis trouver bon à l'Emir, qui me promit de les contenter.

Alors ces pauvres Matelots se jetterent dans la mer, malgré les vagues, qui portoit les marchandises à terre, & les reportoit en



DU GRAND EMIR. 81

lesquels même temps en pleine mer : la plupart des tonneaux furent cassés, on n'en put sauver que deux qu'ils tirèrent à terre avec bien de la peine. Les Arabes avoient ramassé quelques fromages, je leur dis en riant, qu'ils étoient faits avec du lait de truie, ils les jetterent à l'instant sur le sable, & les Grecs en profiterent.

Il commençoit à se faire tard, & la mer étoit si agitée que les Matelots ne pouvoient plus travailler : je priaï l'Emir de leur faire rendre leurs habits, les Arabes leur en rendirent la plus grande partie; & ce fut toute la recompense qu'ils purent avoir pour cette fois-là; mais comme l'Emir voulut coucher à Tartoura sous ses Tentes, je leur fis esperer d'en obtenir encore quelque chose; & pour cet effet je leur conseillai d'attendre qu'il eût souppé pour le trouver en meilleure humeur.

L'Emir ordonna qu'on lui préparât à souper, rien ne fut si aisé;

82 VOYAGE AU CAMP

car tout ce qu'il y avoit de gens à Tartoura, s'étoient empressés pour lui apporter des presens de viande de volaille, de gibier, de fruit, & de Café; mais aucun n'avoit apporté du vin, j'en ménageai deux cruches chez un Grec de ce village appelé Abou Moussa, & je les fis presenter à l'Emir par ces pauvres Matelots dévalifés, qui par-là firent tres-bien leur cour: ce Prince les reçut avec un tres-grand plaisir, & comme on commençoit alors à se mettre à table, je fis signe aux Grecs de se tenir hors de la Tente jusqu'à ce que je les fisse rentrer. Le repas fut fort long, & il y avoit beaucoup d'Arabes, mais par bonheur il y en eut tres-peu qui burent du vin; l'Emir & quatre ou cinq de ses Officiers s'en trouverent mieux, tout y étoit en joie, chacun chantoit à sa maniere, & tout contribuoit à la joie. Je crus alors qu'il étoit à propos de faire entrer les Grecs, & de leur servir de Tru chement, puisqu'ils ne sçavoient

gens à que le Turc & le Grec, & que l'Emir n'entendoit ni l'un ni l'autre : ces pauvres gens étant entrés en foule, ils baisèrent la veste de l'Emir, & puis se retirèrent un peu à côté : ce Prince me demanda si on ne leur avoit pas rendu leurs habits, & s'ils desiroient quelqu'autre chose : je lui répondis, que les Arabes avoient executé ses ordres fort exactement ; mais que comme ces malheureux Grecs avoient été ruinés par la perte de leur bien, qui étoit sur le bateau, ils le prioient de leur accorder encore le débris du naufrage qui n'étoit pas fort considerable, qu'ils en retireroient à Tortoura tout ce qu'ils en pourroient avoir, & que cela leur serviroit pour s'en retourner en leur País, & à secourir leurs malheureuses familles : ceux qui avoient envie d'en faire leur profit, s'opposèrent d'abord à cette grace, l'Emir y fit quelque reflexion, & ensuite il la leur accorda, & il ordonna sur le champ qu'on leur laissât

tout ce qu'ils pourroient sauver même jusqu'à un clou, (pour me servir de son expression.) Il n'en falloit pas dire davantage pour être obéi ; les Grecs lui baisèrent encore le bas de la veste, pour tout remerciement ; ils sortirent de la Tente, & commencerent dès le même soir à ramasser tout ce que les flots avoient jetté sur le rivage, esperant de faire le reste le lendemain que la mer, selon toute apparence, devoit être plus calme, le vent étant depuis cessé ; d'ailleurs l'Emir devoit décamper, avec tous ceux qui auroient pu les embarquer.

Je me levai à la pointe du jour pour donner les moyens de faire transporter le vin sur les montagnes : les tonneaux étoient gros, & les gens de ce País-là n'étoient pas accoutumés à voiturer de pareilles marchandises : nous attelâmes six paires de bœufs à deux traîneaux, que nous avions ajustés avec des pieces de bois du débris de la Bar-

que. Je pris une vingtaine de Paï-  
 sans pour les conduire, & j'allai  
 avec eux pour éviter que ces gens-  
 là, naturellement mal adroits, ne  
 fissent rouler nos tonneaux dans le  
 fonds de quelque valon : les bœufs  
 alloient si lentement, que nous n'ar-  
 rivâmes au Camp de l'Emir Der-  
 vich, que vers les six heures du  
 soir : ce jeune Prince fut si aise de  
 voir ces tonneaux arrivés sains &  
 sauvés, qu'après avoir renvoïé les  
 Païsans fort contents de leur voitu-  
 re, & d'une gratification qu'il leur  
 donna, il envoïa des Messagers à  
 tous les autres Emirs, qu'il con-  
 noissoit n'être pas fort scrupuleux  
 sur la deffense du vin, pour leur  
 faire sçavoir qu'il en avoit chez  
 lui deux gros tonneaux, & pour les  
 inviter d'en venir boire. Les Emirs  
 lui manderent qu'ils le sçavoient  
 bien, qu'ils s'y étoient déjà prépa-  
 rés, & qu'ils étoient tout prêts à  
 partir pour s'en aller passer la nuit  
 dans son Camp, qu'il n'avoit qu'à  
 se préparer à les bien recevoir.

L'Emir Dervich qui étoit le plus  
 jeune de tous, reçut cette nou-  
 velle avec un plaisir extrême, &  
 n'eut pas plutôt donné les ordres  
 pour le soupé, qu'on vit de tous  
 côtés aux environs du Camp une  
 boucherie, & une rôtisserie com-  
 plete, de bœufs, de moutons, de  
 toute sorte de volaille, & de gibier.  
 Plusieurs Tentes étoient rem-  
 plies de femmes qui travailloient  
 aux potages, aux ragouts, à la pa-  
 tisserie, aux fruits, & aux confitu-  
 res. Je pris la direction du vin, &  
 je plaçai les tonneaux sous la gran-  
 de Tente du festin, dans un lieu  
 où ils ne pouvoient incommoder  
 personne. Je trouvai heureusement  
 dans mon écritoire des plumes tou-  
 tes neuves, qui nous servirent de  
 petites canules pour tirer du vin  
 il couloit ainsi doucement de la  
 piece dans la tasse. Deux de mes  
 gens étoient postés, un à chaque  
 piece, pour remplir les tasses à ceux  
 qui les servoient à la ronde, ne  
 voulant pas confier ce soin aux ser-

plus viteurs du Prince, qui étoient moins adroits que les miens.

Tous les Emirs arriverent ensemble quelque temps après, accompagnés de leurs amis, & de leur suite, & après les civilités ordinaires, les carresses, les baisers de la barbe, & de la main, que chacun donna & reçut selon son rang, & sa dignité, on s'assit à terre sur des nattes : les Emirs étoient appuyés sur des carreaux, & j'en avois aussi un, les autres s'affirent les jambes en croix, comme sont assis nos Tailleurs ; après une légère conversation chacun mit un grand mouchoir sur ses genoux, en guise de serviette, & l'on servit une grande quantité de plats de toute sorte de viandes, tandis qu'on en accommodoit d'autres pour remplacer les plats, & les jattes qu'on avoit vuïdées, ou celles que les Emirs faisoient desservir pour les envoyer à leurs Domestiques, qui mangeoient par pelotons, les uns d'un côté, les autres de l'autre.

Pendant qu'on mangeoit, qu'on beuvoit à la ronde, on fit venir une troupe de gens, qui jouïoient du haut-bois, de la flûte, & de ces violons lugubres, dont j'ai déjà parlé, qui accompagnoient quelques voix enrouées : on voïoit plûpart de ces Arabes attentifs à ces chansons, qui les ravissoient jusqu'à l'extase, tenant toujours raffe à la main. Le repas fut long & l'on ne quitta la table que pour se reposer dans quelque recoin de la Tente, & pour recommencer à boire mieux qu'auparavant. C'est ainsi qu'on se regala pendant deux jours & demi que le vin dura. Les tonneaux ne furent pas plûtôt vuïdés, qu'on songeoit aux moyens d'en avoir d'autres, ce qui étoit un peu mal-aisé, à moins qu'il n'arrivât un pareil malheur à quelqu'autre vaisseau. Les Arabes qui avoient suivi ces Emirs, en eurent quelques feaux en partage, ainsi chacun eut sa part du regale.

Je remarquai que parmi une grande

grande quantité de gens, qui bu-  
rent du vin, il n'arriva pas le moin-  
dre désordre; ils gardoient tous  
leur sérieux, & ceux qui avoient  
l'humeur plus enjouée, ne faisoient  
rien paroître d'extraordinaire dans  
leurs actions, ni autrement: tout  
se passa en carresses & en amitiés,  
il n'y eut ni méchante humeur, ni  
querelle, ni insolence; & après  
mille civilités reciproques, qu'ils  
se firent à leur maniere, ils se sépa-  
rerent les meilleurs amis du monde.

Ces Princes avoient fait une  
partie de chasse pour le lendemain,  
où ils devoient courir le Lievre &  
la Gazelle; mais elle fut rompuë  
dans le temps que nous devions  
partir avec l'Emir Dervich, pour  
aller joindre les autres: ce fut  
par un ordre que le Grand Emir  
leur envoya de se rendre incessam-  
ment auprès de lui, pour delibe-  
rer sur un <sup>a</sup> commandement qu'il

<sup>a</sup> Le Grand Emir n'étoit ni Sujet, ni Vassal  
du Grand Seigneur, & il ne recevoit les ordres  
de la Porte qu'à cause de son Gouvernement.

avoit reçu du Grand Seigneur.  
Ils monterent tous à cheval au  
même instant, & s'en allerent  
chez l'Emir fort curieux de sça-  
voir dequoy il s'agissoit: je m'en  
allai aussi sous ma Tente, où Hy-  
ché vint me visiter, & me faire  
compliment sur mon retour, & sur  
le regale que l'Emir Dervich nous  
avoit donné; Elle m'apporta de  
quoy souper, & quelques Officiers  
des Emirs qui étoient restés au  
Camp, pour attendre les ordres du  
Prince, étant venus manger avec  
moi, ils me dirent la raison pour  
laquelle les Emirs s'étoient assem-  
blés, qui n'étoit autre chose que

Voyez cy-après chap. 2. Au reste, à l'occasion  
de cette Revolte des Païsans de la Samarie, nô-  
tre Auteur remarque fort bien que Neapolis  
est l'ancienne Sichem de l'Écriture, du nom de  
Sichem fils d'Emor, &c. & il ne tombe point  
dans l'erreur de M. d'Herbelot, qui dit que  
Neapolis est le nom moderne de la ville de Sa-  
marie, qui a été aussi nommée Sebaste, &c. Nea-  
polis & Samarie sont deux villes différentes, sé-  
tuées à quatre ou cinq lieues l'une de l'autre; la  
dernière est la Capitale d'un Païs de ce même  
nom de Samarie, qui touche à la Galilée, où  
qui en fait partie.

neur pour faire païer les contributions  
al- au ordinaires aux Païsans de Neapolis  
erent de Samarie, que les Arabes appel-  
- sca- ent vulgairement Napolous, & qui  
m'en est l'ancienne Sichem dont il est  
Hy- parlé dans l'Ecriture.

faire Les habitans de la campagne, &  
& sur des villages d'alentour, avoient été  
nious ruinés par des sauterelles, qui é-  
de- toient venuës fondre sur leurs ter-  
iciers res, après avoir mangé toutes les  
s au semailles de la Judée & de la Pa-  
es du estine, elles avoient dévoré les  
avec bleds, les cotons, & toutes leurs  
pour denrées, & affamé cette Province  
sem- à un point que n'ayant rien pû re-  
que cueillir pendant l'année preceden-  
te, ces pauvres Païsans n'étoient  
cafon plus en état de païer au Beig,  
e, nō- ce qu'ils devoient tous les ans au  
apolis Grand Seigneur.

point Ce Beig d'ailleurs, qui selon la  
t que coutume de l'Empire Ottoman,

le Sa- a Beig, ou Begh, & vulgairement Bey, est  
Nea- chez les Turcs un Seigneur de Banniere, qui  
fi- commande dans un Canton de quelque Provin-  
re; la ce, sous l'autorité du Pacha, Gouverneur ca-  
nême te, ou Chef.

étoit non seulement le Gouverneur, Cour  
mais encore le Fermier de ce Pais mir :  
là, se voïant pressé de païer les sieurs  
sommes pour lesquelles il s'étoit res I  
obligé au Tresor Imperial, à peine mis u  
de perdre la tête, vouloit exiger les leurs  
droits à quelque prix que ce fût, & l'auti  
mettoit tout en usage pour en venir er su  
à bout. Les choses étant réduites à du M  
cette extremité, tous les habitans voier  
du Pais se revolterent contre lui, des a  
ils prirent les armes, & se rendirent cice  
les maîtres de la campagne; le Beig un si  
se fortifia dans la ville de Napolous gens  
avec ses troupes, & demanda du Cav  
secours au Pacha de Damas, & pretot  
aux autres Gouverneurs, ses voi- rés d  
sins, pour reduire les Rebelles, & tons  
les obliger à païer leurs impositions. temp  
Ahmed, Pacha de Damas, fils dez-  
de Mehemet Cupruli, alors grand au n  
Vizir, jugeant que les Arabes seuls arma  
suffiroient pour en venir à bout, maifi  
donna ordre à l'Emir Turabeye de Le  
marcher à eux, avec ses troupes faite  
ordinaires; ce qui fut bientôt ex- auto  
cuté, car dès le moment que le lepc

Courier fut arrivé au Camp de l'Emir, ce Prince en fit partir plusieurs Cavaliers pour avertir les autres Emirs, & ces Cavaliers aiant mis un mouchoir blanc, au bout de leurs lances, ils tirèrent l'un à droit, l'autre à gauche, & allerent se poster sur presque toutes les éminences du Mont-Carmel, d'où ils pouvoient être apperçus des Camps des autres Emirs: ils firent là l'exercice du Drapeau, qui est parmi eux un signal pour se rendre avec leurs gens auprès du grand Emir. Ces Cavaliers ne furent pas plutôt de retour qu'on vit venir de tous côtés des troupes d'Arabes, par pelotons, & en moins de six heures de temps, elles se trouverent au rendez-vous, toutes prêtes à marcher au nombre de quatre mil Cavaliers, armés de lances, de haches, & de masses d'arme.

La revuë de ces troupes aiant été faite, chaque Emir alla se camper autour des Tentés du Prince, dans le poste qui lui avoit été marqué; le

94 VOYAGE AU CAMP  
reste de la journée fut employé à régler l'équipage de l'Emir, qui commandoit, & à donner les ordres nécessaires pour partir le lendemain matin à la pointe du jour: on résolut dans le Conseil de surprendre les Rebelles, selon la coûtume ordinaire des Arabes.

Les Tentés, & tout le bagage furent chargés, & on les fit partir durant la nuit: on déploya l'Etendard, les Trompettes sonnerent, & le signal du départ du Prince fut donné par les haut-bois, & par les tambours, qui commencerent à battre lorsqu'il monta à cheval. Toutes les troupes marcherent par des défilés jusqu'à cinq heures du matin, qu'ils arriverent dans une plaine, à l'issuë des Montagnes du Carmel; là elles se formerent, & marcherent en bon ordre vers la ville de Napolous.

Les Païsans, qui étoient campés par bandes dans la plaine, & qui ne s'attendoient pas à être si-tôt investis, n'eurent pas été plutôt ap-

percus des Arabes, qu'ils les virent fondre sur eux tête baissée; ils n'eurent pas le temps de se former & de faire un corps pour résister à cette attaque, ils furent si fort surpris, qu'après la première décharge, qu'ils firent en désordre, ils abandonnerent leurs mousquets, ils passerent ensuite les fossés, & les ruisseaux, qu'ils trouverent dans cette plaine, & ils prirent la fuite vers les montagnes, où les Arabes ne purent les poursuivre pour ce jour-là.

Les Arabes n'eurent que deux hommes de tués, & un Emir eut le bras gauche cassé d'un coup de mousquet. Les Païsans qui étoient environ cinq mille bien armés, en laissèrent environ une centaine sur la place, tous percés à coups de lances, & presque le même nombre de blessés, qu'on envoya dans la ville, comme prisonniers: les Arabes prirent les mousquets & les autres armes abandonnées par les Païsans, & les apporterent au Camp de l'Emir,

96 VOYAGE AU CAMP où elles furent distribuées aux plus braves: ils les vendirent en suite à des Marchands de Damas qui suivent le Camp de ce Prince n'ayant point encore parmi eux l'usage des armes à feu.

Les Arabes donnerent ainsi brusquement sur les Rebelles, sans attendre que le Beig de Napolous, en les attaquant par l'autre côté, leur eût coupé le chemin de la montagne: comme ils connoissent les Turcs un peu lents à se mettre en campagne, ils voulurent expedier l'affaire, & avoir tout l'honneur de cette défaite.

Le Beig sortit de Napolous, sans avoir pu faire autre chose que de poursuivre les fuyards, il en attrapa quelques-uns, qu'il fit empaler sur le champ, & il en fit d'autres prisonniers: ceux-cy écrivirent aux Rebelles de se soumettre, & ils furent enfin contraints pour ne pas se perdre tout-à-fait: les Païsans aisés prêterent aux pauvres, & après avoir païé ce que le Beig leur demandoit



Demandoit, la paix fut conclüe, & les prisonniers furent mis en liberté.

Les Arabes, qui jusqu'alors étoient demeurés campés dans la plaine de Gonin, voiant qu'ils n'avoient plus rien à faire, se retirèrent dans le Mont-Carmel, à leur Camp ordinaire, où ils n'avoient laissé qu'un petit nombre de Cavaliers pour le garder, avec les vieillards, les femmes, & les enfans. Ils témoignèrent tous leur joie au retour de l'Emir, par des cris qu'ils faisoient retentir par tout, & par des chansons, qui publioient ses loüanges, & la victoire qu'il venoit de remporter.

Après que ce Prince eût été complimenté des principaux du Camp, & de son armée, chaque Emir s'en retourna chez lui avec ses gens; toutes les troupes se disperserent dans leurs quartiers, & dans le même ordre qu'elles en étoient venues; mais avec tant de tranquillité & de retenue, qu'on n'en-



98 VOYAGE AU CAMP tendit pas la moindre plainte, ni le moindre bruit durant cette expedition.

On envoia querir un Chirurgien à Acre, pour penser l'Emir qui avoit été blessé; mais il arriva trop tard, car la gangrene s'étoit mise à son bras, & il fallut le lui couper: il mourut quelques jours après sans se plaindre, remerciant Dieu de quoi il avoit permis cet accident: on admira dès le commencement la patience merveilleuse de cet Arabe, & la constance avec laquelle il supporta son mal.

Je passai encore quelques jours au Camp de l'Emir, à prendre les mêmes divertissemens que cette guerre avoit interrompus, après quoi aiant sçu que mes affaires demandoient ma presence à Seyde, j'allai prendre congé de tous les Emirs, qui m'avoient regalé tout à tour, leur promettant de revenir les voir dans un mois: ces adieux

<sup>a</sup> Acre, anciennement Ptolemaïde, ville maritime, située entre Tyr & Césarée de Palestine.

durèrent long-temps , parce que chacun voulut encore me donner un repas pour me souhaiter un heureux voiage , & ensuite nous nous séparâmes avec mille témoignages d'amitié.

Le premier Emir eut bien de la peine à m'accorder le congé que je lui demandois , quoique je lui promisse que ce n'étoit que pour peu de temps : il s'imaginoit ou que je n'étois pas satisfait de ses manieres, ou que j'avois reçu quelque mécontentement de ses Domestiques : il me fallut lui dire bien des raisons pour l'en dissuader : La Princesse sollicitée par Hyché , cette prétendue cousine , n'y vouloit pas consentir aussi , & prioit l'Emir de me faire des presens , & quelque carresse particuliere , pour m'obliger à rester plus long-temps avec eux ; mais comme je reçus heureusement un paquet que je lui montrai , il se rendit à mes instances , croyant de bonne foi que je reviendrois après mes affaires finies. Il

100 VOYAGE AU CAMP  
m'accabla d'honnêtetés & de carresses, ensuite des remerciemens que je lui fis ; & il ordonna enfin à son nouveau Secrétaire de m'expédier un Passeport , dont voici la traduction.

*A nos Freres les Emirs , & à tous les Soubachis , Cheiks , & autres nos Officiers , à tous les Arabes nos enfans , & les <sup>a</sup> Maures nos Sujets , que Dieu veuille garder. Nous vous apprenons que Dervich Nasser le Franc , ( c'étoit le nom qu'on m'avoit donné ) porteur de la presente , est un homme qui nous appartient ; Nous vous ordonnons que toutes les fois qu'il passera par les chemins , Plaines , Montagnes , Villages , Ports , & Peages de votre dépendance , vous lui fournissiez des voitures , des escortes , & la subsistance pour lui , pour sa suite & pour son équipage , & toutes les choses dont il aura besoin pendant sa route , de le protéger , défendre , &*

*a Par les Maures , il faut entendre les habitans du Pais , qui ne sont pas Arabes d'origine*

assister  
vie , q  
forme  
me qu  
pour u  
reste à  
à l'ob.  
N'y f  
vez.  
Le  
l'Em  
ces n  
Le  
de T

J  
Pais  
de c  
hon  
j'y p  
tous  
le d  
ven  
bien  
que  
che  
LE



assister contre les gens de méchante vie, qui pourroient attentir à sa personne & à son équipage, tout de même que vous seriez obligé de le faire pour un de nos enfans ; laissant tout le reste à vos soins, à vôtre affection, & à l'obéissance que vous nous devez. N'y faites donc faute ; sinon vous savez.

Le sceau & le nom en chiffre de l'Emir étoit au bas qui contenoit ces mots,

*Le pauvre, l'abject, Mehemet, fils de Turabeye.*

J'étois déjà si connu dans tout ce Pais-là, que je n'avois pas besoin de cette Patente, je la reçus par honneur ; mais toutes les fois que j'y passai depuis, je fus défraié avec tous ceux qui étoient avec moi par le droit d'Hospitalité qu'ils observent religieusement. Le bruit fut bientôt répandu par tout le Camp que je m'en allois à Seyde ; Hyché qui n'avoit pas réussi auprès de l'Emir par l'entremise de la Prin-



102 VOYAGE AU CAMP  
 cesse, dans le dessein qu'elle avoit de m'arrêter, mettoit tout en usage pour empêcher mon départ : elle envoia querir Hassan son mari qui étoit à son village, qui lui fut caution de mon retour. Nous allâmes ensemble dire adieu à l'Emir, & Hyché nous fit apporter de chez la Princesse tout ce qu'il y avoit de meilleur & de plus délicat pour nôtre déjeuné.

En prenant congé de cette pauvre cousine, qui fondonoit en larmes, je lui donnai une bague d'or que j'avois au doigt, en reconnoissance de ses soins & de ses peines ; je la priai de remercier de ma part la Princesse, des meubles qu'elle avoit bien voulu m'envoier, & de toutes ses bontés ; elle me promit de s'en acquitter.

Je montai à cheval avec mes gens & mon petit équipage, lui disant des adieux à la manière des Arabes, qui ne sont autre chose que des remercimens, des souhaits d'une longue vie, & des bénédictions

P car-  
ns que  
à son  
redier  
radu-

à tous  
es nos  
es en-  
ts, que  
us ap-  
Franc,  
don-  
est un

Nous  
is qu'il  
aines,  
s, &  
vous  
es cor-  
pour sa  
toutes  
ndant  
re, &  
s habi-  
origine.

I  
de Dieu  
vit jus-  
long-  
te  
descen-  
perçut  
battoit  
moucl  
pour r  
souha-  
reux  
Ha  
qu'al  
les n  
dressé  
qu'il  
trouv  
long-  
ron f  
les A  
à Se  
quel  
Dar  
gare  
suiv  
lieu  
mir  
ger

de Dieu. Cette pauvre femme suivit jusques sur une éminence, & long-temps après que nous fûmes descendus dans la plaine, nous l'aperçûmes encore de fort loin, qui battoit des mains, puis avec son mouchoir qu'elle secouoit en l'air, pour marquer son affection, & les souhaits qu'elle faisoit pour un heureux voiage.

Hassan vint m'accompagner jusqu'à la riviere de Caiffa, où parmi les marques d'une véritable tendresse, il me confirma le dessein qu'il avoit de se sauver dès qu'il en trouveroit l'occasion. Il ne fut pas long-temps à l'attendre; car environ six mois après que j'eus quitté les Arabes, & que je fus de retour à Seyde, l'Emir l'envoia porter quelques dépêches au Pacha de Damas; ce Venitien qu'il avoit gardé auprès de lui à ma priere, le suivit comme son valet; mais au lieu de rapporter la réponse à l'Emir, il la lui envoia par un Messager exprès qu'il paia, & s'étant dé-

guisés tous deux, en prenant l'habit des Chrétiens du pais, ils s'en allerent à \* Baruth, où après avoir vendu leurs chevaux, ils s'embarquerent deux jours après sur un vaisseau de Venise, qui les porta à l'isle de Zante, comme des Marchands Grecs qui y avoient affaire; & là s'étant séparés, chacun s'en retourna en son pais.

Ils ne vinrent point à Seyde comme je leur avois dit, en quoi ils furent heureux; car outre qu'il n'y avoit aucun navire prêt à repasser en Europe, ils auroient perdu l'occasion de ce Venitien, dont le prompt départ ne leur laissa pas le temps que ce qu'il leur en falloit pour s'embarquer.

Un Marchand de Damas qui suivoit le Camp des Arabes, & qui vint à Seyde pour quelques achats, m'entretint de tout ce qui s'étoit passé depuis mon départ; il me dit que l'Emir ne doutra point que Has-

\* Baruth, anciennement Beryte, ville maritime, située entre Seyde & Tripoly de Syrie.

t l'ha- fan ne se fût sauvé avec son valet,  
 ils s'en dés qu'il vit arriver le Messager,  
 s avoir avec la réponse du Pacha de Da-  
 imbar- mas; mais il ne fut pas autrement  
 sur un fâché de la perte d'un si bon & si  
 porta à fidelle domestique, puisqu'il ne  
 Mar- vouloit point mourir dans la Reli-  
 affai- gion qu'il l'avoit forcé d'embrasser.  
 hacun il n'y eut que la malheureuse Hy-  
 Seyde ché qui ne s'en consola point, quel-  
 i quoi- que soin que le Prince & la Prin-  
 e qu'il cesse prissent de divertir la profon-  
 repaf- de melancolie, où la fuite de son  
 perdu mary l'avoit plongée: C'est assez  
 ont le dire pour faire connoître la vio-  
 fa du- lence & la fidelité de son amour,  
 falloit qu'elle ne voulut plus ni manger,  
 ni boire, ni dormir, & qu'elle  
 mourut de chagrin trois mois après,  
 qu'elle passa à pleurer nuit & jour  
 la perte de son époux: elle l'aimoit  
 enfin avec tant de tendresse, non-  
 obstant l'impuissance supposée dont  
 j'ai parlé, & qu'elle croioit de  
 bonne foi, qu'on l'entendit gemir  
 & soupirer depuis la nouvelle de sa  
 fuite jusqu'au dernier moment de  
 sa vie.

Voila ce que j'ay veu, & tout ce  
 qui s'est passé durant mon séjour  
 chez les Arabes; je n'ai pas voulu  
 interrompre cette Relation par les  
 Observations que j'y ay faites; j'y  
 réservé les particularités de leur  
 gouvernement, de leurs coutumes  
 & de leurs manieres pour les Cha-  
 pitres suivans, où le Lecteur pourra  
 remarquer plus utilement & avec  
 plus de commodité, beaucoup de  
 choses, dont les Voyageurs ordi-  
 naires ne sçauroient instruire le pu-  
 blic, étant tres-mal aisé de péné-  
 trer les mœurs d'un peuple dont  
 on évite toujours la rencontre  
 bien loin de la rechercher; je ne  
 doute pas qu'on n'ait bien de la pe-  
 ne à croire qu'on puisse trouver au-  
 tant de justice & de bonne foi qu'il  
 y en a parmi des gens, dont la pro-  
 fession ordinaire est d'enlever le  
 bien d'autrui, & d'être ce que nous  
 appellons voleurs sur les grands  
 chemins.

Fin du voyage au Camp du Grand Emir.

AP  
tout ce  
se; ou  
s voul  
par les  
es; j'ai  
le leur  
côumes  
s Cha  
pou  
& avec  
oup de  
s ordi  
re le pu  
e pene  
le dom  
contre  
es je n  
e la pe  
iver au  
foi qu  
la pro  
lever  
ne nom  
grand

**LES MOEURS**  
**E T**  
**LES COUTUMES**  
**DES ARABES DU DESERT.**

Emi.  
17



CHAPITRE I.

Des Arabes en general.

Nous appellons ordinairement Arabes, ceux qui habitent les Regions que nos Geographes ont comprises sous le nom des trois Arabies; ces Regions ont changé de nom, aussi-bien que de Souverains; & comme elles sont aujourd'hui sous la domination des Mahometans, les Orientaux en ont plusieurs Provinces, auxquelles ils ont donné le nom des principales villes qui s'y trouvent.

On pourroit encore appeller Arabes tous les peuples qui parlent la langue Arabique, mais ce feroit leur donner trop d'étendue; ces Peuples ne prennent point d'autre nom que celui de leur origine dans les pais qu'ils habitent, lorsqu'il y en a de plusieurs sortes, comme des Syriens, Maronites, Caldéens, &

autres Nations Chrétiennes; il y a aussi des Druses & des Maures qui sont Mahometans, parmi lesquels il y a encore plusieurs Sectes différentes, dont quelques-unes sont tenuës pour heretiques parmi eux.

Il suffira pour nôtre sujet de distinguer les Arabes dont nous devons parler, d'avec les Maures, qui habitent les Arabies, & qui professent la même Religion. Ces derniers demeurent dans les villes, ils cultivent la terre, exercent le commerce, & font toutes sortes de métiers; ils sont Sujets du Grand

<sup>a</sup> Les Druses ne sont pas Mahometans; leur Religion a été jusqu'à present un mystere que impénétrable. On en apprendra quelque chose, & on fera instruit de leur Origine & de leur Histoire par le beau Manuscrit Arabe apporté depuis peu par Abdalhab Medecin de Damas, que le Roy a bien voulu acheter pour sa Bibliotheque, & que M. de la Croix a traduit en François. Les Druses habitent les Montagnes de l'Antiliban; ils sont plus feroces & plus sauvages que les Arabes du desert.

<sup>b</sup> Les Arabes, ou Maures, qui habitent les Arabies ne sont point Sujets du Grand Seigneur. Cela est expliqué dans mon Voïage de l'Arabie heureuse.

*& les Coûtumes des Arabes.* III

Seigneur, à qui ils paient de grandes contributions, & ne peuvent parvenir à aucune dignité dans le gouvernement de l'Etat. Les Arabes au contraire demeurent toujours à la campagne sous leurs tentes, ils n'obéissent point au Grand Seigneur, ne reconnoissent, ni ne craignent aucun Prince des lieux où ils demeurent, vivent dans les deserts, & ne se soumettent qu'aux Emirs leurs Princes naturels, ou à leurs Cheikhs, qui sont d'autres Seigneurs subalternes.

La suite de ce Chapitre, & ce que l'on verra dans les autres, fera connoître tout ce qui pourra contribuer à la satisfaction du Lecteur, & à effacer les fausses idées qu'on nous donne de ces Arabes, parce que les voyageurs ne s'apperçoivent que des voleries qu'ils font sur les grands chemins, & ne nous les montrent dans leurs Relations que par le méchant endroit, n'osant pas s'aventurer à la recherche de ce qu'ils ont de bon & de louable, ni

à demeurer assés long-tems parmi des gens, dont on se défie toujours, & dont ils ne sçavent ni la langue, ni les coûtumes.

Les Arabes sont comme les autres hommes, ils ont leurs bonnes & leurs mauvaises qualités; on les comprendra aisément, pour peu qu'on veuille se détacher de l'amour propre, & de l'estime dont chaque nation particuliere est naturellement prévenue en sa faveur, pour rendre quelque justice à leurs sentimens, & à des manieres qui semblent être directement opposées à celles des Européens. Ces Arabes s'appellent Bedouïns, du mot *Bedouy*,<sup>a</sup> qui signifie champêtre en leur langue, ou habitans du Desert; ce nom convient parfaitement à leur état, à leur profession, & à leur <sup>b</sup> origine, qu'ils prétendent être

<sup>a</sup> Badiat en Arabe signifie un desert, une solitude champêtre, d'où est formé le nom de Badavi, Bedouy, & Bedevi, habitant du desert, &c.

<sup>b</sup> Les Arabes en general ont deux origines: ils

er d  
d'Ag  
dont  
ne le  
Arts.  
la ter.  
trent le  
Sem, d  
appelé  
de ses f  
est dan  
des Ara  
d'Abra  
le mém  
bes, &  
quelqu  
à l'agri  
tité, oc  
re de v  
conditi  
Bedouï  
succed  
serts d'  
renien  
l'Orie  
fanes c  
de leur  
pemen  
que le  
Arabe  
voiage  
accor  
tres se  
traffic



ns parmi  
oûjours,  
langue,  
e les au-  
s bonnes  
s; on le  
our peu  
l'amour  
nt cha-  
naturel-  
ur, pour  
urs sen-  
qui sem-  
bosées à  
es Ara-  
du mor-  
être en  
Desert;  
ment à  
1, & à  
dent ti-  
esert, une  
le nom de  
nt du de-  
rignes: ils  
rer

rer d'Ismael fils d'Abraham & d'Agar; Cette illustre naissance dont ils se piquent extrêmement, ne leur permet pas d'exercer les Arts Mechaniques ni de cultiver la terre; ils ne travaillent point du tirant la premiere de Jestan, arriere petit-fils de Sem, dont les enfans ont peuplé la Peninsule, appelée depuis Arabie, du nom d'Arab, l'un de ses fils, ou d'Arabat, nom d'une contrée qui est dans la même Peninsule. La seconde origine des Arabes est celle qu'ils tirent d'Ismael, fils d'Abraham & d'Agar, qui vint s'établir dans le même pais parmi ces premiers & anciens Arabes, & fut le pere des Arabes Ismaélites, dont quelques Tribus s'appliquerent au commerce & à l'agriculture, & les autres en plus grande quantité, occuperent les Deserts, & menerent le genre de vie qu'ils crurent convenir le mieux à leur condition & à leur origine; tels sont les Arabes Bedouïns dont il est ici question, lesquels ont succédé aux anciens Ismaélites, habitans des deserts d'Arabie, que l'Ecriture appelle aussi Cedaréniens, Agareniens, & quelquefois les Fils de l'Orient; les mêmes enfin que les Auteurs Profanes ont appellés Nomades, & Scenites, à cause de leur genre de vie, & de leur continuel campement sous des tentes; M. d'Herbelot prétend que les Arabes du Desert surpassent les autres Arabes en subtilité d'esprit, ce que ceux qui ont voyagé dans le Levant auront de la peine à lui accorder. Quoiqu'il en soit, les uns & les autres sont fort entetés de la noblesse de leur extraction, singulierement ceux qui croient des-

K

tout, leur emploi est de monter à cheval, de nourrir leurs troupeaux & de faire des courses sur les grands chemins: ils s'aillent rarement aux Villes Turcs, & aux Maures, (qu'ils considerent d'ailleurs comme leurs bâtards, & comme les usurpateurs de leur heritage,) pour ne pas déroger à la noblesse de leur extraction.

Les Arabes dont nous parlons campent ordinairement dans le

desert d'Ismael en ligne directe, comme le prétendent nos Arabes Bedouïns, qui soutiennent que c'est en leur personne que s'accomplit la prédiction faite à Agar par un Ange dans le desert touchant Ismael son fils & sa posterité, prédiction conforme à la promesse que Dieu fit à Abraham, qu'Ismael seroit le pere d'un grand Peuple, &c. Pour juger si les Arabes du desert sont bien fondés dans leur prétention, nous rapporterons ici ce que l'Ecriture nous apprend là dessus dans le XVI. Chapitre de la Genese. *Dixitque Angelus Domini, &c. multiplicabo inquit, multiplicabo semen tuum, & non numerabitur pra multitudine. Ac deinceps: Ecce, ait, concepisti, & paries filiam: vocabisque nomen eius Ismael, & hic erit ferus homo: manus ejus contra omnes, & manus omnium contra eum, & regionem universorum fratrum suorum figet tabernaculum.* Tout cela semble convenir parfaitement à nos Arabes.

&  
defe  
aura  
bêta  
ville  
sent  
vole  
tes f  
che  
bon  
qu'i  
lité  
de l  
& f  
leur  
disc  
cul  
les  
cér  
jett  
vili  
n'o  
foi  
ils  
pai  
bé:  
au.

onter à  
rpeaux,  
s grands  
ient aux  
( qu'ils  
ne leurs  
pateurs  
pas de  
extra-  
parlons  
ans les  
ne le pré-  
ntiennent  
bit la pré-  
le desen-  
rité, pré-  
Dieu fit à  
un grand  
du desen-  
on, nous  
s apprend  
Genele:  
triplicans,  
numera-  
ce, ait,  
omen epp  
sua cōtra  
à regione  
ternacula.  
ent à nos

deserts auprès des eaux, & des pâ-  
turages pour la commodité de leur  
bétail, & n'habitent point dans les  
villes ni dans les lieux où ils puis-  
sent être surpris, parce que leurs  
voleries les rendent ennemis de tou-  
tes sortes de nations. Cela n'empê-  
che pas qu'ils ne soient hospitaliers,  
bons & civils à leur maniere, &  
qu'ils ne gardent beaucoup de fide-  
lité aux Etrangers, qui vont à eux  
de bonne foi: ils vivent sans façon  
& sans contrainte, peu de chose  
leur suffit pour vivre (comme ils  
disent) à la Bedouïne. Ce mot ex-  
cuse tout, & leur tient lieu de tous  
les complimens, & de toutes les  
cérémonies, auxquelles on est assu-  
jetti parmi les nations polies & ci-  
vilisées.

Les Arabes dont nous parlons,  
n'ont point de Roïaumes dont ils  
soient absolument les maîtres; mais  
ils sont gouvernés, comme j'ai dit,  
par des Emirs particuliers qui n'o-  
béissent point d'ordinaire les uns  
aux autres, à moins qu'ils ne soient

d'une même famille. On a cepen-  
dant donné la qualité de Roi des  
Arabes, au Prince de ceux qui sont  
dans les deserts, d'entre le Mont  
Sinaï & la Mecque, auquel les  
Turcs paient un tribut annuel  
crainte qu'ils ne pillent la Cara-  
vanne des Pelerins de la Mecque,  
parce que cet Emir commande  
une plus grande quantité d'Ar-  
bes, dans un país plus étendu,  
qu'il a beaucoup plus d'autorité  
que ceux qui sont dans la Syrie,  
dans la Palestine, & dans les au-  
tres país de l'Asie & d'Afrique.  
Les Cheikhs obéissent aux Emirs.  
Ce sont comme des Seigneurs par-  
ticuliers, qui commandent à une  
moindre quantité d'Arabes de-  
voüés à leurs familles, qui leur  
tiennent lieu de soldats, de sujets  
& de domestiques. Ce mot Cheikh  
signifie Ancien, ou Vieillard; ils  
donnent aussi cette qualité aux gens  
de Lettres, & à ceux qui ont quel-  
que autorité sur le peuple, quel-  
que jeunes qu'ils soient: ce qui

*Et*  
ne s'ar  
signifi  
comm  
er le  
ls sup  
ieux  
ls le f  
e dro  
onné  
Les  
armes  
masse  
ache  
pistole  
ils, &  
pour f  
tent p  
fortifi  
ou de  
militai  
les épe  
mes à  
compr  
les ho  
sont b  
& ils  
sont a

a cepen- ne s'accorderoit pas trop avec la  
Roï des signification propre du mot ; mais  
qui son- comme c'est leur coûtume de don-  
le Mon- ner le gouvernement aux plus âgés,  
quel les ils supposent que s'ils ne sont pas  
annuel, vieux par l'âge & par l'experience,  
à Cara- ils le sont par leur noblesse, & par  
Secque, le droit que la naissance leur a  
mande à donné de commander aux autres.  
d' Ara- Les Arabes n'ont point d'autres  
ndu, & armes qu'une lance, une épée, une  
autorité masse de fer, & quelquefois une  
Syrie, hache ; ils ne se servent point de  
les au- pistolets, de mousquets, ni de fu-  
Afrique- sils, & moins encore de canons  
c Emirs pour faire la guerre : ils ne se met-  
urs par- tent point en peine non plus de se  
t à une fortifier dans les villes, d'attaquer  
des de- ou de se deffendre dans les formes  
qui leur militaires ; le bruit de la poudre  
e sujets les épouvante ; ils abhorrent les ar-  
Cheikh mes à feu, & ne peuvent presque  
ird ; ils comprendre qu'elles puissent tuer  
ux gens les hommes sans les toucher. Ils  
it quel- sont bien montés ordinairement,  
, quel- & ils n'attaquent gueres, s'ils ne  
ce qui sont assurés de vaincre : ils se ren-

dent toujourns les maîtres de la can-  
pagne, & la vîtesse dont ils décan-  
pent, quand le poste ne leur est p-  
avantageux, fait qu'il est mal-ai-  
d'en venir à bout. On les a batt-  
quelquefois, mais on n'a jama-  
pû les détruire. Le Grand Seigneur  
les laisse vivre dans son Empire  
comme il leur plaît ; & quand  
en a besoin pour châtier quelqu-  
rebelles de leur voisinage, il l-  
prie honnêtement de marcher ;  
leur fait même des presens pour  
cela, sans quoi ils mépriseroient s-  
ordres. Ces Emirs envoient au-  
quelques presens au Grand Sei-  
gneur des plus beaux chevaux qu-  
se rencontrent chés eux, & des a-  
tres raretés de leur pais ; leurs va-  
sins n'aiment pas à les avoir pour  
ennemis, & ils les ménagent par  
toutes les marques d'honnêtere-  
d'amitié qu'ils peuvent leur donner  
afia d'entretenir la liberté du com-  
merce, & la seureté des chemins  
Il y a une infinité de Princes  
& de familles Arabes, qui sont d-

la cam- persées dans la Syrie, la Mesopo-  
décam- tamie, la Palestine, les Arabies,  
r est par l'Egypte, & la côte d'Afrique. On  
mal-aise jugera par ce que je dirai de celles  
a battus que j'ai connuës, que celles dont  
jamais je ne parlerai pas, vivent à peu  
eigneur près de la même maniere.

Empire. Outre les Arabes Bedoïïns, qui  
quand il demeurent dans les deserts d'Egy-  
quelques pte, & qui sont de la même race &  
e, il les de la même qualité de ceux dont  
cher; il je viens de parler, il y a une autre  
ns pour race de Bedoïïns, qui se sont ha-  
oient ses bitués dans la ville d'Alexandrie  
ent aussi d'Egypte, qui vivent à peu près  
nd. Sei- comme ces Bohemiens, qu'on ap-  
raux qu'elle en France Egyptiens. Ils cam-  
x des au bent entre le rivage de la mer &  
eurs voi les murailles de la ville sous des  
bir pour tentes, où les hommes, les fem-  
gent par mes, les enfans, & leurs bêtails lo-  
nêreté & gent ensemble, comme s'ils étoient  
donner en pleine campagne. Les femmes  
du com- n'ont qu'une grande chemise bleuë  
chemins pour tout habillement; les hommes  
Princes & les garçons un peu avancés, s'en  
i sont dis- font une d'une longue piece de

bouracan blanc, & les petits en-  
fans vont tout nus dans quelque  
saison que ce soit.

Ces Bedoïïns d'Alexandrie n'ont  
presque point d'autre métier pour  
gagner leur vie que le louage de  
leurs bourriques: c'est la seule  
voiture dont les Marchands Etran-  
gers peuvent se servir dans les  
villes d'Egypte, pour aller à leurs  
affaires un peu élcignées; ils me-  
nent toujours ces ânes au galop  
& le Bedoïïn qui court apres  
ne quitte presque jamais la crou-  
pe, qu'il pique de tems en tems  
d'un aiguillon de bois. Il y a  
tres peu de Marchands en ce pays  
là, qui n'aient de ces jeunes Be-  
doïïns pour servir dans leurs ma-  
isons, ils sont fidelles, & parlent  
langue franque; c'est pour eux une  
grande commodité d'avoir ainsi des  
Truchemens en la personne de  
leurs domestiques, dont la plupart  
parlent fort bien encore le Pro-  
vençal.

Les Arabes qui sont dans l'Afri-

que, n'ont  
que ceux  
tre les M:  
Numidie  
autres pa:  
prennent  
re de viv  
voisinage  
Tripoli,  
de la mè:  
tumé de  
à-dire av  
té; l'élo  
affoiblit  
qu'ils au  
n'y a qu  
servent  
est le m  
Orienta  
Il y a  
dans la  
qui vit à  
Arabes  
leurs t  
blanche  
mans:

que, n'ont pas le même avantage que ceux d'Asie, ils sont mêlés entre les Maures, & les peuples de la Numidie, du Biledulgerid, & des autres païs Meridionaux, dont ils prennent les habitudes & la maniere de vivre. Ceux qui sont dans le voisinage d'Alger, de Tunis, & de Tripoli, sont traités par les Turcs de la même façon qu'ils ont accoutumé de traiter les Maures, c'est-à-dire avec beaucoup d'inhumanité; l'éloignement de leur centre affoiblit extrêmement l'autorité qu'ils auroient par tout ailleurs. Il n'y a que leur langage qu'ils conservent dans toute sa pureté, & qui est le même que celui des Arabes Orientaux.

Il y a encore une autre nation dans la Syrie & dans la Palestine, qui vit à peu près comme celle des Arabes Bedouïns (excepté que leurs tentes sont faites de toile blanche). On les appelle <sup>a</sup> Turkmans : ils demeurent à la campagne <sup>a</sup> Turkmans ou Turcomans, c'est à-dire sem-

gne, obéissent au Grand Seigneur, & font un trafic de toute sorte de bétail, dont ils s'enrichissent. Ils sont propres dans leur Camp, couchent sur de bons lits, mais ils sont plus sobres & plus ménagers pour la bouche que les Arabes, & mieux habillés aussi. Ils ne veulent point sur les grands chemins, au contraire ils reçoivent agréablement tous ceux qui s'arrêtent chés eux, les logent & les nourrissent sans qu'il leur en coûte rien, & ils font d'un grand secours aux Etrangers qui voïagent dans leur païs, où il n'y a ni cabaret, ni hôtellerie. Les Orientaux disent qu'il faut manger chés les Arabes, & coucher chés les Turkmans, pour marquer la bonne chere des

blables aux Turcs, ce qui se doit entendre par rapport à leur origine, qui est à peu près la même que celle des Turcs, selon les Auteurs Orientaux. En Syrie on les appelle Amediens, parce que dès l'onzième siècle un Calife arrêté par les conquêtes des Turcomans, les chassa de la Mesopotamie, & les obligea de se retirer dans la Medie. Je parlerai plus particulièrement des Amediens dans mon Voïage du Mont Liban.

& uns & chés le Au dans u qu'ils si tre leu cheveu beauco parmi c Emirs de con reserve particu Chapit posé da en géné troduct Les Arabes distingui tes Mai Je laisse nués, l'Emir demeure connoît gouvern

uns & la commodité qu'on trouve chés les autres.

Au reste tous ces Arabes vivent dans une si grande indifférence, qu'ils se soucient moins de connaître leur race que celle de leurs chevaux, à laquelle ils donnent beaucoup d'application : Il n'y a parmi eux que les Cheiks & les Emirs qui prennent quelque soin de connaître leur Généalogie. Je réserve tout ce qu'il y auroit de particulier à dire là-dessus pour les Chapitres suivans, ne m'étant proposé dans celui-ci que de toucher en général ce qui peut servir d'introduction à nôtre sujet.

Les Princes qui gouvernent ces Arabes, sont de plusieurs noms distingués, & sortent de différentes Maisons illustres dans la Nation. Je laisse celles que je n'ai pas connues, pour m'attacher à celle de l'Emir Turabaye, avec qui j'ai demeuré assés long-tems pour la connaître, pour m'instruire de son gouvernement, & de toutes les au-

M. d'Herbelot ne convient pas de cette indifférence, il veut que tous les Arabes Ismaélites recherchent curieusement, & conservent avec soin leurs généalogies, ce qui est difficile à croire, du moins à l'égard des Arabes du Desert, qui ne se mettent gueres en peine que de la filiation générale de la Nation, qu'ils font remonter jusqu'à Ismael dont ils savent assés bien l'histoire, &c.

tres choses dont je parlerai dans la suite.

Il n'y a proprement d'Esclaves parmi les serviteurs des Emirs que des Negres, qui naissent dans le pais d'autres esclaves, ou ceux qu'ils achètent d'ailleurs, ou dont on leur fait present. Les Negres que nous appellons Maures, sont appellés des Arabes *Aabd*, nom qui signifie également serviteur, & esclave dans le vulgaire : mais comme dans ce pais-là, aussi bien qu'en Espagne & en Portugal, on se sert d'Esclaves ; plusieurs croient qu'on ne doit expliquer ce mot que par celui d'Esclave : ce qui ne se doit seulement entendre que pour la fonction, parce qu'on n'a des serviteurs & des Esclaves que pour servir : il seroit pourtant fort bien appliqué aux Negres, parce qu'ils naissent Esclaves en quelques parts qu'ils soient hors de chés eux. Ils ne parviennent à aucune autre charge qu'à celle d'Eunuque de quelque Dame de qualité : On

rai dans  
l'Esclaves  
Emirs que  
t dans le  
ou ceux  
ou dont  
s Negres  
ires, sont  
abd, nom  
viteur, &  
mais com-  
bien qu'en  
on se fert  
ient qu'on  
t que par  
ne se doit  
e pour la  
a des fer-  
que pour  
fort bien  
arce qu'ils  
ques parts  
s eux. Ils  
une autre  
nuque de  
alité : On

*& les Coûtumes des Arabes.* 125  
choisit les plus laids & les plus dif-  
formes pour les mettre à cet usage ,  
tant pour relever la beauté des  
femmes dont ils doivent être les  
compagnons inféparables, que pour  
ôter aux moins vertueuses les sen-  
timens fragiles qu'elles pourroient  
avoir pour d'autres, qui seroient  
mieux faits.

Il est vrai que ces Eunuques  
n'ont autre chose de l'Esclave que  
le nom, car d'ailleurs ils jouissent  
d'une entiere liberté pour tout le  
reste, & ils ont ordinairement toute  
sorte de credit dans la maison de  
ceux qu'ils servent ; ils sont traités  
fort doucement, pour peu qu'ils  
soient raisonnables, & qu'ils aient  
les inclinations honnêtes. Quand  
ils ne le sont pas, on se contente  
de les abandonner pour toute pu-  
nition.

CHAPITRE II.

*De l'Emir Turabeye, Prince & prin-  
cipal Chef des Arabes du Mont  
Carmel ; De sa Famille, & de  
son Gouvernement.*

**T**URABEYE est un mot Ara-  
be, qui signifie Poudre, ou  
Poussiere. C'est le nom de la fa-  
mille des Princes de cette Nation,  
qui sont établis dans le Mont Car-  
mel depuis un fort long-tems ; elle  
a succédé à d'autres Seigneurs qui  
le possedoient avant ces Ara-  
bes. On n'a jamais sçu me dire  
dans quel tems ils ont commencé  
à regner ; ni combien d'années leurs  
predecesseurs ont été les maîtres  
de cette partie de la Galilée : c'est  
pourquoi je ne sçauois parler ici  
que de l'état present de cette fa-  
mille, & de ce que j'ai remarqué  
dans son Gouvernement, & dans  
ses manieres de vivre.

Ces Emirs ou Princes étoient au

I. nombre de dix-huit, tant freres, cousins germains, que neveux, qui gouvernoient successivement le pais, par l'election du plus ancien de la branche aînée, à la place de celui qui étoit mort. L'Emir Mehemet succeda à l'Emir Deben, son frere aîné, qui mourut en l'année 1660. C'étoit un homme d'esprit, & d'un merite singulier; mais il n'étoit pas aussi traitable que son cadet m'a paru l'être durant le tems que j'ai été chés lui.

L'Emir Mehemet étoit fort petit, & si maigre, qu'il n'avoit pour ainsi dire que la peau & les os, il trembloit incessamment de tous ses membres, & ne raisonnoit quelquefois qu'à propos interrompus, quand l'operation de l'Oppium & du Berge le travailloit. Il en ufoit avec excés, & ne se nourrissoit que de fruits cruds & de café; & tout son entretien & son occupation ne consistoient qu'à fumer du tabac depuis le matin jusqu'au soir, & à rêver au milieu de ses Courtisans,

en râclant & rognant un bâton blanc avec son couteau.

Il ne laissoit pas de donner audience aux Etrangers, & de répondre juste & de fort bon sens aux propositions qu'on lui faisoit; mais il faloit prendre son tems pour cela, ses Courtisans le laissoient rêver, & s'entretenoient entre eux jusqu'à ce que l'Emir leur donnât lieu de lui parler. Il avoit l'ame belle & genereuse, & les inclinations portées au bien: son humeur étoit douce & liberale. Il vivoit moralement bien, & il regnoit dans le cœur de ses Sujets par la douceur, abhorrant le sang & toute sorte de violence; & quoique le plus rude châtimement n'aboutît chés lui qu'à faire mettre les entraves d'un cheval à celui qui auroit merité une punition plus rigoureuse, il étoit fort craint, promptement obéi, & servi avec tout le respect & toute la soumission possible. Il vivoit bien avec les Pachas de son voisinage, & ils ne lui envoïoient jamais des gens par ci-



vilité, ou pour affaires, qu'il ne les renvoiât avec des presens d'habits, & des chevaux, outre la bonne chere & les carettes qu'il leur faisoit dans le camp. Il étoit d'un accès facile, homme de parole, & brave dans les occasions. Il étoit marié à une tres belle femme, fille d'un autre Emir de grande consideration, de laquelle il n'avoit point d'enfans; il auroit pû la repudier, & en prendre une autre; mais il l'aimoit trop pour cela: elle étoit fort vertueuse, & avoit tant de complaisance pour le Prince son époux, que sans lui rien demander, elle s'attiroit tous les jours de nouveaux presens, en or, en argent, & en pierreries, dont elle faisoit part aux femmes qui la servoient, & à ses autres domestiques, ainsi qu'à ceux de son mari.

Ce Prince demeure ordinairement campé dans le Mont Carmel sous ses tentes, environnées de celles de ses Sujets, & toujours au milieu des autres Emirs, qui en

sont éloignés d'une ou de deux lieues à l'entour.

Il tire le revenu des villages, & de tout ce qui aborde dans les ports de sa dépendance, dont le Grand Seigneur ne lui demande rien, à condition qu'il tiendra les chemins libres, & fera escorter les Courriers & les Caravanes des Marchands qui passent dans son pays. Autrefois les Arabes dépouilloient les Courriers du Grand Seigneur, qui alloient dans les Provinces de son Empire, & ils déchiroient leurs dépêches; mais cela n'arrive plus, depuis que le Sultan a donné ou confirmé ce gouvernement à l'Emir Turabeye, & qu'il l'a honoré de la qualité de Sanjak<sup>a</sup> Beghi; c'est-à-dire qu'il a le droit de faire combattre ses Troupes sous les étendarts du Grand Seigneur, d'arborer un Toug, ou queue de cheval, & d'avoir un certain nombre de hautbois, des tambours,

<sup>a</sup> Sangiak en Turc signifie banniere & étendart. Sangiak beghi, Seigneur de banniere; &c.

le deux  
ages, &  
les ports  
Grand  
rien, à  
chemins  
Cour-  
s Mar-  
on pais  
illoient  
igneur,  
nces de  
nt leurs  
ve plus,  
né ou  
à l'E-  
honoré  
Beghi;  
le faire  
us les  
neur,  
eüe de  
i nom-  
bours,  
& éten-  
iere, &c.

les trompettes & des tymballes  
la maniere des Pachas, qui en  
ont une plus grande quantité.  
Quoique l'Emir Turabeye ne  
soit obligé à aucune redevance en-  
vers le Grand Seigneur, à cause  
de son gouvernement, qui lui est  
en quelque façon héréditaire, la  
Cour Othomane n'osant pas refu-  
ser son agrément aux successeurs  
de cet Emir; il ne laisse pas d'en-  
voyer de tems en tems quelque  
present considerable en chevaux,  
& en chameaux, lorsqu'il en a  
d'une beauté & d'un prix extraor-  
dinaire: mais il n'envoie aucun  
Arabe pour les presenter, parce  
que cette nation ne se fie point aux  
Turcs, & ne veut pas se mêler avec  
eux pour quelque raison que ce soit.  
Ainsi ces Princes font remettre  
leurs presens à quelque Pacha de  
leurs amis, qui prend le soin de les  
faire passer à Constantinople. Les  
autres Emirs de cette famille cam-  
pent à une ou à deux lieues éloignés  
les uns des autres, avec une quan-

tité d'Arabes dévoués au service  
de chaque maison particuliere  
dont ils s'appellent serviteurs, pour  
se distinguer entr'eux; & ce sont  
proprement les Troupes que cha-  
cun de ces Emirs commande quand  
ils combattent.

Celui des Emirs qui est pourvu  
de la dignité de Sanjak Beghi  
s'appelle parmi eux l'Emir tout  
court, les autres à qui on donne  
même qualité d'Emir, sont distin-  
gués par leurs noms; ils obéissent  
au premier, & se rendent auprès  
de sa personne avec leurs Maisons  
au premier ordre, lorsqu'il s'agit  
de quelque expedition: de sorte  
que quand ils sont tous ramassés  
& joints ensemble, ils font un corps  
de quatre à cinq mille combattans,  
ce qui n'est pas peu de chose pour  
un pais d'environ quarante lieues  
de circuit.

Outre les Arabes, qui compo-  
sent la milice de l'Emir, il y a des  
Chrétiens & des Maures, qui ha-  
bitent les villages du Carmel, qui

service culiere  
rs, pour ce son  
ue cha  
equand  
pourvu  
Beghi,  
ir tout  
onnela  
: distin  
péiffent  
auprés  
aïsons,  
l s'agit  
e forte  
naffés,  
n corps  
attans,  
e pour  
lieucs  
ompo-  
y a des  
qui ha-  
el, qui

cultivent la terre, & en recüeillent  
es fruits; c'est ce qu'ils appellent  
*Rahaya* ou les Sujets de ce Prince:  
ils vivent doucement sous sa domi-  
nation, en païant quelque chose au  
Chéïkh, que l'Emir commet a  
chaque village pour recevoir ses  
droits & ses revenus; ils sont grands  
ou petits selon que la recolte des  
grains est bonne ou mauvaise.

Les revenus de ce Prince ne sont  
pas considerables: tout ce qu'il re-  
tire des villages & de ses Doüannes,  
ne scauroit monter à plus de cent  
mille écus tous les ans; il est vrai  
aussi qu'il ne fait presque point de  
dépense; il ne donne aucune solde  
à ses troupes. Le bled & la viande  
ne lui coûtent rien; il nourrit pres-  
que toutes les familles de son camp  
de ce qui sort de sa cuisine: les  
Officiers qu'il emploie ont leurs  
droits réglés. Il y a tres peu d'Ara-  
bes qui n'ait des troupeaux, & qui ne  
fasse quelque trafic de son bétail:  
ainsi ils ne manquent de rien dans  
une condition qui nous paroîtroit

miserable, autant qu'ils la trouvent  
douce, & pleine de tranquillité.  
La principale richesse de ces Emirs  
ne consiste qu'en chevaux, en che-  
meaux, en bœufs, en moutons  
en chevres, & en grains. Ils en tro-  
quent sur les ports de mer contre  
du café, du ris, des légumes, des  
toiles, du drap, & d'autres choses  
qu'ils n'ont pas chés eux; & outre  
ce qui leur en faut pour leur sub-  
sistance; ils en vendent encore,  
dont ils gardent l'argent dans leurs  
coffres, jusqu'à ce qu'ils aient oc-  
casion de l'emploier utilement. Ils  
changent en or tout l'argent mou-  
noïé qu'ils ont de reste, le tiennent  
caché dans leurs tentes; ils en ac-  
cumulent tant peu à peu, qu'in-  
sensiblement ils trouvent chés eux  
des sommes considerables, lors-  
qu'ils ne veulent pas les emploier  
en bétail, qui est leur grand fonds,  
& le plus solide.

L'Emir Turabeye professe la  
Religion Mahometane de bonne  
foi, & sans l'approfondir beaucoup

l n'y a ché  
un Minist  
fait la prie  
hors; chac  
retaire qu  
les comman  
ils en ont de  
de Ministre  
ils veulent  
ce qui n'ar  
dredis, &  
qui est le m  
L'Emir  
tous les dist  
les Sujets,  
de sa fami  
qu'ils puni  
La plus ore  
quand le  
nous le dir  
L'Emir  
maison da  
n'est un be  
par l'Emir  
a L'Emir Fe  
prefois Souver  
Syrie mariti

Il n'y a chés lui ni Mosquée, ni aucun Ministre de cette Loi, & l'on fait la priere dans les tentes ou dehors; chacun des Emirs a un Secrétaire qui écrit ses dépêches & les commandemens, & quelquefois en ont deux qui leur servent aussi de Ministre, ou d'Imam, quand ils veulent prier Dieu en commun; ce qui n'arrive gueres que les Vendredis, & les jours du Ramadan, qui est le mois destiné à leur Jeûne. L'Emir juge souverainement de tous les differens qui naissent parmi ses Sujets, & entre les autres Emirs de sa famille. Il arrive rarement qu'ils punissent de peine capitale. La plus ordinaire est la pécuniaire, quand le cas le mérite; comme nous le dirons ailleurs.

L'Emir Turabeye n'a aucune maison dans le Mont-Carmel, si ce n'est un beau Palais, bâti autrefois par l'Emir a Fekhreddin, Prince

L'Emir Fekhreddin, Prince des Druses, autrefois Souverain sur le Liban, & Maître de la Syrie maritime, grand Protecteur des Chré-

des Druses, qui y avoit regné quelquetemps, où il pourroit être logé fort commodément, s'il vouloit faire quelque dépense pour le réparer; les appartemens sont grands, commodes, magnifiques, & disposés à leur usage d'une maniere fort agréable: mais outre que les Arabes ne sçauroient s'accoutumer à être enfermés, ils sont toujours dans la défiance des Turcs, ils craignent d'être surpris par leurs voisins, & ils aiment mieux se tenir à la campagne. Ainsi ce beau Palais se détruit peu à peu faute de réparations.

Ces Emirs ne sont servis que par les mêmes Arabes qui campent autour de leurs Tentes: leurs femmes & les filles servent aussi les

tiens, &c. C'est le même que le Sultan Amurath IV. fit mourir. Les Emirs ses successeurs possèdent encore un fort beau Domaine dans l'Antiliban du côté de Baruth & de Seyde. Ainsi ce que dit M. d'Herbelot, dans l'article des Druses, que leurs Emirs furent tous soumis & dépouillés par le Pacha du Caire en 1584. n'est pas exact.

Princesses

& les C  
Princesses  
ent à pré  
pac à ceu  
voit rar  
és, com  
& en Bar  
ques Cort  
leur leurs  
ent pren  
ls se les v  
fort bo

CH  
De l

J En'a  
ses à  
Arabes  
des Tur  
vent la  
ou moïn  
stitution;  
tout ce c  
écrit, c  
tile de t  
cherai f

Princesses ; les jeunes garçons ser-  
vent à présenter du café & du ta-  
bac à ceux qui visitent l'Emir ; on  
y voit rarement des Esclaves ache-  
tés, comme il y en a en Turquie  
& en Barbarie , à moins que quel-  
ques Corsaires ne viennent échoüer  
sur leurs côtes , ou qu'ils ne se lais-  
sent prendre par les Arabes. Alors  
ils se les vendent les uns aux autres  
à fort bon marché.

### CHAPITRE III.

#### *De la Religion des Arabes.*

J'En'aurai pas beaucoup de cho-  
ses à dire sur la Religion des  
Arabes , qui est la même que celle  
des Turcs ; les uns & les autres sui-  
vent la loi de Mahomet , avec plus  
ou moins d'exactitude & de super-  
stition ; elle est déjà si connue par  
tout ce que tant d'Auteurs en ont  
écrit , qu'il me paroît presque inu-  
tile de toucher ce sujet ; je m'atta-  
cherai seulement à ce que les Ara-

M

bes pratiquent de particulier ; je  
parlerai de leurs superstitions & de  
leurs usages dans un autre Chapi-  
tre ; il suffira pour celui-ci de re-  
marquer la maniere dont ils en  
usent sur la regularité de leurs  
exercices , & sur l'observance de  
cette Religion.

Les Arabes ne s'appliquent que

à Quoique les Arabes du Desert dont il est  
ici question , soient plus grossiers que les autres  
Arabes , il s'en trouve cependant d'assez spiri-  
tuels , & qui se piquent de bien sçavoir leur Re-  
ligion : celui , par exemple , dont les Auteurs  
Musulmans parlent , qui étant interrogé com-  
ment il pouvoit tant sçavoir de Hhadits , ou de  
traditions de Mahomet , répondit ; c'est que je  
suis semblable au sable du desert qui boit toutes  
les gouttes de pluye qui tombent , sans en per-  
dre une seule : & cet autre , lequel interrogé  
comment il sçavoit qu'il y a un Dieu , de la  
même façon , répondit-il , que je connois par les  
traces marquées sur le sable , qu'il y a passé un  
homme , ou une bête ; ajoutant que le Ciel  
avec ses Astres lumineux , la Terre avec ses  
productions , & la Mer avec ses flots , &c. font  
assez connoître l'existence , la grandeur , & la  
puissance de Dieu. Enfin un autre Arabe Be-  
doüin étant interrogé sur le même sujet , répon-  
dit : l'Aurore a-t elle besoin de flambeau pour  
être vuë ? Ce même Bedoüin voulant consoler  
un de ses amis sur quelque grande affliction , lui  
dit ces paroles : Il n'y a point d'autre recours

& les Co  
res à appro  
l'Alcoran :  
que les Emi  
Secretaires  
écrire : le p  
couter ce q  
casion , & m  
ceptes de c  
concision ,  
ils suivent a  
ture , dans  
ralement bi  
leurs l'unité  
la recompen  
Bienheureu  
vie , & les p  
destinées a  
niere que M  
Ils font  
mâles , lors  
à pouvoir s  
assemble un  
destiné à ce  
pas grande  
leurs pare  
leurs genou  
ni d'autre réfug

res à approfondir les Mysteres de l'Alcoran : il n'y a ordinairement queles Emirs, les Cheikhs, & leurs Secretaires, qui sçachent lire & écrire : le peuple se contente d'écouter ce qu'on leur en dit par occasion, & ne fait consister les preceptes de cette Loi, qu'à la Circoncision, au jeûne & à la priere; ils suivent au surplus la Loi de Nature, dans laquelle ils vivent moralement bien, reconnoissant d'ailleurs l'unité & l'immensité de Dieu, la recompense & la felicité dont les Bienheureux jouiront en l'autre vie, & les peines éternelles qui sont destinées aux méchans, de la maniere que Mahomet en a parlé.

Ils font circoncire leurs enfans mâles, lorsqu'ils sont dans un âge à pouvoir s'en ressouvenir : on en assemble une quantité pour le jour destiné à cette ceremonie, qui n'est pas grande parmi les Bedouïns : leurs parens les tiennent assis sur leurs genoux, tandis qu'un Bar-

ni d'autre refuge contre Dieu, que Dieu même.

bier aiant arrêté le prepuce dans une espece de pincette, appropriée à cette operation, coupe avec son rasoir tout ce qui passe par dessus, & y met ensuite des poudres astringentes pour arrêter le sang, & pour cicatrifer la plaie; les assistans leur mettent du miel ou des confitures dans la bouche, pour les appaiser. On fait joüer les haut-bois, & battre les tambours, quand ils en ont, tant pour les divertir, que pour empêcher que les pleurs & les cris n'épouvantent, ou ne dégoûtent les autres; car souvent cette crainte a été la cause que des hommes de quarante ans n'avoient pas encore été circoncis, & qu'ils ont été contraints par les Magistrats de se trouver parmi cette jeunesse, pour s'acquitter de leur obligation: ces jeunes enfans vont gaiement à la Circoncision, parce qu'ils n'en connoissent pas la douleur; & par le plaisir qu'ils ont de se voir revêtus pendant quelques jours de leur plus beaux habits; les parens les

des  
douce  
sent, &  
qu'ils pe  
donnent  
de la C  
nommen  
le momen  
Les enf  
& des au  
bles, son  
même fa  
paratifs  
bits plus  
à mange  
qui assiste  
qui vienn  
mens, &  
faire ho  
blée : ils  
de prefer  
portent, p  
La Circo  
es deux p  
ie, qui  
ances, &  
iculiers c  
Les A

adoucissent par quelque petit present, & par toutes les carresses qu'ils peuvent leur faire. Ils ne leur donnent point le nom dans le tems de la Circoncision; les peres les nomment comme il leur plaît dès le moment de leur naissance.

Les enfans des Emirs, des Cheikhs, & des autres personnes considerables, sont circoncis à peu près de la même façon, si ce n'est que les preparatifs sont plus grands, & les habits plus magnifiques: ils donnent à manger splendidement à ceux qui assistent à la ceremonie, à ceux qui viennent leur faire des compliments, & au peuple qui vient leur faire honneur & grossir l'assemblée: ils reçoivent aussi beaucoup de presens que leurs Vassaux apportent, pour témoigner leur joie. La Circoncision & le Mariage sont les deux principales occasions de la vie, qui donnent lieu aux réjouissances, & aux divertissemens particuliers d'une famille.

Les Arabes jeûnent exactement

les trente jours du mois, appelle *Ramadan*, & ne mangent ni ne boivent depuis le point du jour, jusques au coucher du soleil: alors ils commencent par boire de l'eau, & par prendre quelque rafraîchissement, & après avoir fait la priere ils mangent le potage & les viandes qu'on leur a préparées, tant & aussi long-tems qu'ils veulent, Ils passent la plus grande partie de la nuit à tout ce qui leur peut faire plaisir, & ils dorment pendant le reste du jour, s'ils n'ont autre chose à faire: les jeunes gens & les vieillards peuvent se dispenser du jeûne: quand leur dévotion est au dessous de leur force: ils ne punissent pas corporellement comme les Turcs ceux qui rompent ce jeûne, & ils sont assez raisonnables pour croire qu'on n'est pas obligé à l'impossible.

A l'égard de la priere, chacun la fait en son particulier, sous tente, ou à la campagne, sans aucune affectation. Ils remarquent à peu près l'heure dans laquelle ils

doivent la faire, & ils s'en acquit-  
tent les uns plutôt, les autres plus  
tard, parce qu'ils n'ont point de  
tente dans leur camp qui leur serve  
de Mosquée, ni des gens pour les  
y convoquer aux heures réglées,  
comme l'on fait plus commodé-  
ment dans les villes, & dans les  
villages.

Mais les Vendredis, & les jours  
du Ramadan, les Emirs, les  
Cheikhs, & les autres principaux  
Arabes, font étendre des tapis, &  
des nattes au milieu du camp, ou  
dans quelque lieu propre & agréa-  
ble, & ils prient Dieu en commun:  
les Secretaires & les autres gens de  
Lettres qui s'y rencontrent, y font  
la fonction d'Imam, & s'il y en a  
quelqu'un qui soit capable de leur  
faire quelque exhortation, il est  
écouté avec beaucoup d'attention  
& de respect; après quoi chacun  
se retire. Les Turcs & les Maures,  
prennent leur ablution régulière-  
ment avant que de faire leur prie-  
re: les Arabes qui n'ont pas la

commodité de trouver de l'eau à  
point nommé, ne se lavent que  
quand ils se rencontrent auprès des  
fontaines, & des rivières. Ils se  
plongent quelquefois dans la mer,  
lorsqu'ils ont besoin d'une purifi-  
cation plus forte, afin de se pré-  
senter à Dieu avec cette propreté  
extérieure que leur Religion de-  
mande.

Les Arabes, aussi bien que les  
autres Mahometans, font quelque-  
fois des sacrifices à la naissance &  
à la circoncision d'un enfant, à  
l'entreprise de quelque affaire de  
conséquence, pour en rendre le  
succès favorable, & ensuite de quel-  
que péril dont ils seront échappés.  
Ils les font indifferemment sur les  
lieux où ils se trouvent, dans leurs  
maisons, aux champs, & sur le sujet  
auquel ils veulent attirer quelque  
bénédiction. Tout ce sacrifice ne  
consiste qu'en quelques bœufs ou  
quelques moutons, qu'on égorge  
en invoquant le nom de Dieu,  
après quoi ils les écorchent & ils  
distribuent



l'eau à distribuent la chair aux pauvres, afin qu'ils joignent leurs prieres, & leurs intentions à celles du bien-faïcteur.

Les Chrétiens sont fort bien traités sous la domination de ces Arabes, ils les laissent dans une entiere liberté, & ne se mêlent aucunement de nôtre Religion, ni de nos exercices. Il n'y a point de danger chés eux à cet égard, comme il y en a parmi les autres Mahometans, qui font quelquefois des avanies à ceux qu'ils accusent d'avoir dit du mal de leur Loi. Ils parlent souvent de Dieu, fort peu de la Religion, parce qu'ils n'en sont gueres bien instruits, & ils vivent dans une grande retenüe sur les vices qui causent tous les déreglemens de nos mœurs, comme l'on verra dans le Chapitre de celles des Arabes; ils ont de la fidélité dans leur camp & dans leur commerce, quoique ce ne soit pas un crime parmi eux de voler & de dépouïller les passans, non plus qu'aux Européens d'aller

à la chasse, & aux Armateurs de prendre sur mer les vaisseaux de leurs ennemis.

Une des raisons pour lesquelles les Arabes n'affectent pas une trop grande regularité dans leur Religion, (outre que leur état & leur vie champêtre ne leur permettent pas de s'appliquer à l'étude, pour en approfondir les mysteres, & les préceptes) c'est qu'ils comptent beaucoup sur les mérites de Mahomet, leur Prophete & leur compatriote, qui doivent suppléer, selon eux, à tous les défauts, & à toutes les nullités qu'il peut y avoir dans l'accomplissement de leurs obligations. Quoique les Turcs disent, pour montrer qu'ils sont plus religieux observateurs de leur Loi que les autres, que Mahomet voyant du relâchement parmi les Arabes, déclara qu'il étoit véritablement issu de cette race, mais qu'elle

a Mahomet est véritablement issu de la race des Arabes Ismaélites, selon tous les Auteurs Orientaux. Il nâquit à la Mecque dans une des

ateurs de  
seaux de  
voit dégeneré, & ne meritoit pas  
être au nombre de ses sectateurs.

lesquelles  
une trop  
eur Reli-  
at & leur  
permet-  
l'étude,  
yfteres,&  
comptent  
de Maho-  
ar compa-  
er, selon  
& à toutes  
voir dans  
rs obliga-  
es disent,  
plus reli-  
ir Loi que  
et voiant  
s Arabes,  
tablement  
ais qu'elle  
issu de la race  
les Autheurs  
dans une des

plus anciennes Tribus du Pais. Son pere, disent  
les Autheurs, étoit Abdallah, petit-fils d'Abdal  
Mochleb, & arriere petit-fils de Haschem. La  
genealogie du faux Prophete est continuée en  
remontant de Haschem jusqu'à Adnam, &  
d'Adnam jusqu'à Ismael fils d'Abraham, en  
avoiant cependant que d'Adnam à Ismael les  
traditions ne sont pas si sures & si authentiques  
que celles de la descendance depuis Adnam  
jusqu'à Mahomet.

CHAPITRE IV.

*De l'hospitalité des Arabes dans leur  
Camp, & de celle de leurs Vassaux  
dans les villages qu'ils habitent.*

Ceux qui n'ont vû les Arabes  
que sur les grands chemins,  
& qui ne les connoissent que par  
leurs rapines, auront de la peine  
sans doute à s'imaginer qu'il y ait  
de la bonne foi & de l'hospitalité  
parmi eux : mais ils ne trouveront  
rien si étrange qu'ils fassent des  
courses sur les passans, s'ils consi-  
derent que c'est le seul partage qui

est échu à leur origine, & qu'ils se  
contentent de prendre les biens &  
les hardes sans faire aucun outrage  
aux gens qu'ils dépouillent, à moins  
qu'ils ne soient blessés par ceux  
qu'ils attaquent; car alors ils ne  
pardonnent pas le sang, & ils tuent  
tout ce qu'ils peuvent attraper.  
Mais quand on va chés eux de  
bonne foi, on y remarque des cho-  
ses qui peuvent faire honte aux  
Nations de l'Europe, où l'on ne  
sçauroit, pour ainsi dire, vivre qu'à  
force d'argent. Il n'en est pas de  
même chés les Arabes: un Etran-  
ger n'est pas plutôt arrivé à leur  
Camp, qu'on le reçoit sous une  
tente; un Arabe ne peut lui donner  
qu'une natte pour s'asseoir, & pour  
se coucher, parce qu'ils n'ont point  
de meubles plus commodes & plus  
précieux, à moins que sa qualité,  
ou la considération qu'on aura pour  
sa personne, n'oblige l'Émir, ou  
quelque Cheikh, à lui envoyer des  
matelats, des coussins, & des cou-  
vertures; mais il ne lui manque

rien pour l'accueil & pour la bonne chere. Il est entierement défraié; les valets & son équipage sont traités avec le même soin, sans qu'il lui en coûte autre chose pour tout remerciement, qu'un Dieu vous le rende, lorsqu'il prend congé pour se remettre en chemin. Ils commencent à recevoir l'étranger par une infinité de complimens réitérés, pour lui témoigner la joie qu'ils ont de son arrivée; ils lui demandent de tems en tems l'état de sa santé, l'étranger y répond à sa maniere; & après qu'ils l'ont fait asseoir, on lui apporte à manger. On lui sert du café, & ensuite on lui presente du tabac. Ils l'entretiennent le plus agréablement qu'ils peuvent, tandis que les femmes préparent les viandes necessaires pour le regaler, & que d'autres gens prennent le soin d'accommoder les chevaux, de ranger le bagage, & de pourvoir à toutes les choses dont lui, sa compagnie, & les domestiques peuvent avoir be-

soin. On vient ensuite servir à manger; chacun prend sa place autour des jattes pleines de ris, de porage & des viandes qu'ils ont accommodées à leur maniere; personne ne parle durant le repas, & après qu'on a mangé, on porte le reste aux domestiques; ensuite on sert encore du café & du tabac, & la conversation continue jusqu'à ce qu'il leur prenne envie de dormir; alors chacun se retire chés soi, & on laisse l'étranger avec ses gens dans une pleine liberté.

Si cet étranger ne s'en va pas le lendemain, & qu'il vueille demeurer quelques jours dans le Camp, on a soin de le faire déjeûner dès qu'il est levé; il reçoit des visites, on le mène à la chasse, aux exercices de la lance, à la promenade, aux villages, aux camps des autres Emirs, & par tout où il peut trouver quelque divertissement; il trouve par tout des gens qui le caressent, & qui lui témoignent de l'amitié, & quand il veut poursuivre

son voiage, il remercie ses hôtes, & il monte à cheval avec ses gens sans autre cérémonie. Alors on lui fait mille souhaits pour sa santé, & pour un heureux succès de ses affaires; ils le prient de venir souvent les voir, & d'être assuré qu'il ne scauroit leur faire un plus grand plaisir.

Je croi que cela suffit pour faire connoître la maniere dont les Arabes traitent les étrangers. Passons maintenant à leurs Vassaux, & à ce qu'on fait dans les villages quand il y en arrive quelqu'un; car ces Païsans sont plus souvent visités que les Arabes, parce qu'ils sont moins éloignés des grands chemins. Lorsque des étrangers entrent dans un village où ils ne connoissent personne, ils demandent d'abord où est le Menzil, & qu'on les fasse parler au Cheikh, qui en est comme le Seigneur, ou s'il ne l'est pas, il represente sa personne, & le corps de la Communauté: après qu'on l'a salué, on lui signifie le besoin

qu'on a de dîner ou de souper, & de coucher dans le village. Le Cheikh témoigne alors qu'ils sont les bien venus, & qu'on ne scauroit lui faire un plus grand plaisir; il se met à la tête des étrangers, & les conduit au Menzil, où ils peuvent aussi s'en aller descendre tout droit, si le Cheikh n'est point dans le village, & demander tout ce dont ils ont besoin. Mais on n'est pas fort souvent dans cette peine, car dès que les villageois voient venir des gens, ils en avertissent le Cheikh, qui va alors au devant d'eux, accompagné de quelques païsans, ou de ses domestiques, & les aiant salués, il leur demande s'ils veulent dîner au village, ou s'ils desirent y passer la nuit: si on leur répond qu'on se contentera de manger un morceau en passant, & qu'on vueille se tenir dehors sous quelque arbre, le Cheikh s'en va, ou il envoie ses gens au village pour leur faire apporter la collation, & peu de tems après on les

voit rev  
beurre,  
des olive  
sec, sele  
pas le  
viande:  
ordinai  
dispense  
gnie, a  
gé, le r  
leur r  
qu'on v  
le Chei  
ses hôte  
passer l

cente:  
la mais  
celui o  
n'en a p  
destiné  
en ce p  
hôtelle  
nud, r  
sorte d  
manier  
est occ

per, & doit revenir avec des œufs, du  
re. Le beurre, du lait caillé, du miel,  
ils sont des olives, & du fruit vert, ou  
à sçau- sec, selon la saison, quand on n'a  
blaisir; pas le tems de faire cuire de la  
ers, & viande: le Cheikh mange avec eux  
ls peu- ordinairement, du moins il ne se  
re tout dispense jamais de leur tenir compa-  
it dans gnie, après quoi ils prennent congé,  
out ce le remercient, & poursuivent  
n n'est leur route; & si c'est le soir, &  
peine, qu'on vueille coucher au village,  
ent ve- le Cheikh marche devant, & mène  
sent le ses hôtes au Menzil, où ils doivent  
levant passer la nuit.

Le Menzil signifie lieu de des-  
cente: c'est un appartement bas de  
la maison du Cheikh, séparé de  
celui où il tient son ménage, s'il  
n'en a pas une toute entiere qui soit  
destinée pour loger les passans; car  
en ce pais-là il n'y a ni cabaret, ni  
hôtellerie: cet appartement est tout  
nud, n'y aiant ni lit, ni aucune  
sorte de meubles; il est disposé de  
maniere que la moitié de l'espace  
est occupée par un long & large

banc de pierres, ou de terre, en  
forme d'estrade, où l'on met plu-  
sieurs nattes de jonc, sur lesquelles  
les passans étendent leurs tapis &  
leurs hardes pour coucher dessus;  
& l'autre moitié de ce lieu qui reste  
plus bas, sert à mettre les chevaux.  
On les attache par les pieds à des  
piquets, qui sont préparés pour  
cela, & on met ainsi les passans avec  
leur équipage dans un même en-  
droit; afin qu'ils n'aient aucune  
inquiétude sur leurs montures,  
qu'ils les voient manger & accom-  
moder tandis qu'ils sont assis, &  
qu'ils se reposent, & que les valets  
soient toujours auprès de leurs maî-  
tres pour faire plus promptement  
tout ce qui leur est ordonné. Etant  
donc arrivés à la porte du Menzil,  
le Cheikh recommence les mêmes  
complimens, qu'il avoit déjà faits  
aux étrangers en les abordant, qui  
sont à peu près dans ces termes:  
*Vous soiez les bien venus, loiange  
soit à Dieu de quoi vous êtes en  
bonne santé; votre arrivée nous at-*

*de le  
tirez la  
son &  
vous,  
fin apr  
les mé  
descen  
veut c  
l'écrier  
princip  
moign  
tion.  
Menz  
que te  
lageoi  
chargé  
ger su  
voie u  
couve  
modé  
il faut  
mi lei  
Alors  
sins, e  
est ur  
fix au  
(on l  
du ch*

*tire la benediction du Ciel ; la maison & tout ce qu'elle contient est à vous, vous en êtes les maîtres.* Enfin après avoir redit plusieurs fois les mêmes paroles, les Etrangers descendent de cheval, & le Cheikh veut quelquefois lui-même tenir l'étrier de celui qu'il croit être le principal de la troupe, pour lui témoigner plus d'amitié & de distinction. On les fait entrer dans le Menzil, & on les entretient quelque tems debout, tandis que les villageois, aiant aidé les valets à décharger le bagage, viennent le ranger sur les nattes: le Cheikh y envoie un tapis, des couffins, & des couvertures, s'il est assés accommodé pour en avoir chés lui; sinon il faut que les passans trouvent parmi leurs hardes dequoi y suppléer. Alors les besaces servent de couffins, ou de chevet; le hiran, qui est une piece de serge d'environ six aulnes de long, sert de matelas, (on la met en marchant sur la selle du cheval, pour être assis plus mol-

re, en  
et plu-  
quelles  
apis &  
lessus:  
si reste  
evaux.  
à des  
pour  
is avec  
ie en-  
ucune  
ures,  
com-  
is, &  
valets  
s maî-  
ement  
Etant  
enzil,  
rêmes  
faits  
it, qui  
mes:  
uange  
es en  
is at-

lement, parce qu'elles sont de bois en ce pais-là) & s'étant couchés dessus, on se couvre avec ses hardes: voilà de quelle maniere on est logé & couché.

Le Cheikh fait d'abord apporter du café & du tabac pour regaler & pour amuser la compagnie pendant qu'en sa presence on accommodé les chevaux dans le Menzil, on les frotte, on les couvre, s'ils ont chaud, & on apporte de l'orge qu'on distribuë dans de petits sacs pour le leur donner quand ils sont reposés, & après qu'on les a fait boire. Il n'y a point d'auges dans ces sortes d'écuries, on attache le sac à la tête du cheval, & on le laisse ainsi manger pendant la nuit.

Les femmes de la maison du Cheikh, qui ont déjà observé le nombre des gens qui sont arrivés, ne manquent pas de faire tuer de la volaille, des moutons, des agneaux, ou un veau, selon la quantité de viande qu'il faudra

& l  
pour f  
qui le  
l'acco  
rage,  
tes de  
qu'elle  
servite  
tes de  
tems f  
coufue  
ordina  
pains p  
qui ser  
Ces  
plusie  
coufs,  
la sala  
olives.  
ner qu  
ain q  
goût;  
gers d  
de pa  
les aut  
du vil  
neur.  
creux

t de bois couchés : ses har- niere on  
l appor- pour re- mpagnie, e on ac- le Men- couvre, porte de is de pe- er quand qu'on les : d'auges on atta- eval, & pendant  
tison du servé le arrivés, ire tuer ons, des selon la faudra

pour suffire aux hôtes, & à ceux qui leur feront compagnie; elles l'accommodent promptement en potage, en rôti, & en plusieurs sortes de ragoûts à leur maniere, qu'elles envoient au Menzil par les serviteurs du Cheikh, dans des jattes de bois, qu'ils plaçent en même tems sur un grand rond de paille cousuë en natte, qui est leur table ordinaire; on met une quantité de pains plats sur le bord de ce rond, qui servent aussi d'assiete.

Ces plats aiant été rangés avec plusieurs autres, où il y a des œufs, du fromage, du fruit, de la salade, du lait caillé aigre, des olives, & tout ce qu'ils ont à donner qu'ils servent en même tems, afin que chacun mange selon son goût; le Cheikh prie les étrangers de s'asseoir autour de ce rond de paille, il s'y met aussi, avec les autres païsans les plus apparens du village, pour leur faire honneur. Ils mangent le ris dans le creux de la main; les étrangers

doivent porter des cuillieres de bois, parce qu'on n'en trouve point le plus souvent dans les endroits où ils s'arrêtent, sinon il faut qu'ils fassent comme les autres: on ne se sert point de couteaux de table, la viande est toute coupée par petits morceaux: chacun met son mouchoir sur ses genoux en guise de serviette pour essuier ses mains à la fin du repas, qu'on lave ensuite avec du savon.

Personne ne parle pendant le repas, on n'y sert que de l'eau à boire, jamais de vin, à moins qu'on ne soit logé chés les Chrétiens, sujets des Arabes, qui en font apporter dans des cruches, autant qu'il en faut pour mettre la compagnie en belle humeur; alors l'on chante & l'on rit, ce qu'on ne fait pas quand on n'a eu que de l'eau à boire: quand on a deservi, le Cheikh fait apporter du café & du tabac; on s'entretient serieusement pendant la soirée, jusqu'à ce qu'on ait envie de

es de  
point  
droits  
qu'ils  
ne se  
ble, la  
petits  
mou-  
ise de  
ns à la  
nsuite

dormir. Dès que le Cheikh s'en aperçoit, il se leve avec ses gens, donne le bon soir à ses hôtes, leur souhaitant un bon repos, & les laisse en liberté.

Le lendemain les chevaux aiant été pansés, le Cheikh vient donner le bon jour à ses hôtes, & leur fait apporter le déjeuner, tandis qu'on charge les hardes, & qu'on prépare tout ce qu'il faut pour partir. On sert encore du café & du tabac, après quoi on monte à cheval en remerciant l'hôte de sa bonne chere, & de ses honnêtetés. Le Cheikh les remercie de l'honneur qu'ils lui ont fait, les prie de le venir voir souvent, leur demande pardon de ne leur avoir pas fait un meilleur traitement, & qu'il leur plaise de recevoir sa bonne volonté. Il les accompagne avec de semblables complimens, des prieres & des benedictions pour leur santé & pour leur voiage, & les étrangers leur répondent, en élevant la voix à mesure qu'ils s'éloignent

le re-  
à boi-  
qu'on  
iens,  
at ap-  
, au-  
tre la  
alors  
qu'on  
que  
des-  
er du  
tient  
irée,  
e de

Dieu vous donne une belle famille avec toute sorte de biens & de prospérité, & vous rende au centuple le bien que vous nous avez fait; c'est de cette façon qu'ils se separent, & qu'ils prennent congé de leurs hôtes, sans leur rien donner: ce n'est pas que si les Etrangers vouloient faire quelque present au Cheikh, ou donner quelque gratification aux domestiques, tout cela ne fût bien reçu. Les Européens qui reçoivent de pareils traitemens dans leurs voïages, ne manquent gueres d'en user ainsi; mais ce n'est pas la coûtume des Arabes de se faire païer ce qu'ils donnent de bon cœur, & par un principe d'hospitalité.

La plupart de ces Cheikhs sont exemts de tous impôts, à cause de la dépense qu'ils font pour loger & pour nourrir les passans: la communauté du village souffre cela agreablement pour cette consideration. Les Orientaux en general, & les Mahometans sur tout reçoivent



vent avec plaisir tous ceux qui veulent manger à leur table. Il n'y a point de façon à faire pour cela ; un Etranger qui aura faim, soit qu'il se trouve à la campagne, ou qu'il passe dans une ville, peut s'asseoir, sans ceremonie, par tout où il verra des gens qui mangent, & faire comme les autres, sans craindre d'être refusé, & se retirer en disant seulement ; Dieu vous le rende : cela suffit pour toute sorte de remerciement.

CHAPITRE V.

*Des Mœurs des Arabes.*

CEUX qui croient faire en un mot le portrait d'un homme feroce, cruel & brutal, en disant que c'est un Arabe, seroient bien détrompés s'ils voïoient par eux-mêmes les verités qu'ils trouveront dans ce Chapitre & dans les suivans. On donne aussi la qualité de Turc & de Barbare à ceux dont on veut



exprimer la cruauté, & les mauvaises inclinations ; cependant peu qu'on connoisse les peuples de ce nom, on revient aisément à ces fausses idées ; on ne se trompe jamais quand on reflexit que le bien & le mal sont le partage de toutes sortes de Nations : nous ne sommes proprement distingués les uns des autres, que par la Religion par les habits, par le langage, & par quelques manieres qui nous sont particulieres en apparence, & qui au fonds n'aboutissent qu'à la même fin. On reconnoît qu'elles sont communes à tous, lorsqu'on fait un peu d'attention. Rien ne nous paroît vrai, & nous ne pouvons rien goûter, quand nôtre imagination est prévenue : la réputation qu'on donne aux choses, en fait souvent le prix, & à moins qu'on ne les regarde avec des yeux indifferens, il est impossible d'en juger sainement.

Je laisse tout ce que j'aurois à dire sur les mœurs des Turcs & des

& le Arabes d'honneur comme réterai Arabes sortir d'naiver Les graves te tent actions que tou plus pl les fair nus à l ont la paroît Ils tie sèmen l'esprit cet air n'est a filles & ent fo stité, sans s' ne d'e